



dossier

DASPA – FLA : ces dispositifs de scolarisation des enfants de l'exil

« MA LUDOTHÈQUE PÉDAGOGIQUE »

900 jeux pédagogiques pour les 4-14 ans



La scolarisation des enfants de l'exil



L'identité de genre à l'école



Concours : 5 livres à gagner

ÉDITO**3**

Réformes et pilotage des établissements

L'ACTU**4**

P3 – P4 : des nouveaux programmes pour répondre aux enjeux du tronc commun

CAS D'ÉCOLE**5**

Un aménagement des horaires pour faire la part belle à d'autres projets

INTERVIEW**6**

Promouvoir des pratiques pédagogiques efficaces et variées

DOSSIER**8**

La scolarisation des enfants de l'exil

AU SEGEC**14**

Comment aborder les questions d'identité de genre à l'école ?

AU SEGEC**15**

De nouveaux directeurs au SeGEC

MÉMOIRE D'ÉCOLE**16**

Collège Royal Marie-Thérèse de Herve : des racines solides et le regard tourné vers l'avenir

PROFS 2.0**18**

Plus de 900 jeux ludiques et pédagogiques des maternelles à la 2^e secondaire

COULISSES**19**

De la remédiation et du soutien en classe pour aider les élèves en difficulté

CONFIDENCES**20**

Éléonore Drugmand : « *Un de mes petits bonheurs au quotidien : voir un « j'ai compris » qui illumine le visage de mes élèves* »

À L'ÉTUDE**22**

La prise en compte de la diversité linguistique en contexte scolaire africain : extraits des réflexions du bureau international d'éducation (UNESCO, 2022)

CHRONIQUE**23**

L'école de l'humour...

LIVRES**24**

Philippe Croizon : une furieuse envie de vivre

• *Molang – Rires en plein air*

• *Kiffe tes règles*

• *L'apprenant dans l'enseignement et dans l'apprentissage des langues*

SERVICES**26****HUMOUR****28**

Intercours, la BD de Jacques Louis

entrées libres

Mai 2023 / N°179 / 17^e année
Périodique mensuel (sauf juillet et août)
ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.

www.entrees-libres.be

redaction@entrees-libres.be

Rédacteur en chef et éditeur responsable

Arnaud Michel (02 256 70 30)
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

Journalistes

Arnaud Michel et Gérald Vanbellingen

Secrétariat et abonnements

Déborah Buekenhoudt : 02 256 70 55

Création graphique

PAF!

Mise en page et illustrations

Catherine Joret

Membres du comité de rédaction

Deborah Buekenhoudt

Luc De Wael

Etienne Descamps

Alain Desmons

Edith Devel

Hélène Genevros

Fabrice Glogowski

Pierre Henry

Catherine Joret

Oleg Lebedev

Marie-Noëlle Lovenfosse

Arnaud Michel

Vinciane Misselyn

François Tollet

Marie Trogu

Gérald Vanbellingen

Stéphane Vanoirbeck

Publicité

02 256 70 55

Impression

IPM Printing SA Ganshoren

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

Retrouvez les nouvelles versions du projet éducatif de nos écoles, Mission de l'école chrétienne, pour l'enseignement obligatoire et non-obligatoire via <https://bit.ly/3Qgsnas>



Édito

Réformes et pilotage des établissements



De multiples échanges ont récemment eu lieu sur la soutenabilité de la mise en œuvre de différentes réformes dans le cadre du Pacte pour un Enseignement d'excellence. Du côté de l'enseignement fondamental, c'est surtout la perception d'une accumulation de réformes qui est visée tandis que, au secondaire, c'est surtout le manque de prévisibilité relatif à des réformes à venir qui pose question.

Dans ce contexte, le Secrétariat général de l'enseignement catholique a, en bonne intelligence avec les associations de directions, plaidé pour une meilleure articulation des réformes à mettre en œuvre. En effet, les plans de pilotage ne doivent pas être considérés comme une réforme « parmi d'autres » mais, au contraire, comme l'épine dorsale des changements à conduire. Le Pacte d'excellence, c'est une réforme systémique mise en œuvre par l'intermédiaire des plans de pilotage et non un ensemble de réformes dont les plans de pilotage ne constitueraient qu'une parmi nombre d'autres.

Dans cette perspective, il est indispensable de recréer une latitude locale pour la mise en œuvre des réformes et de mieux respecter la temporalité des plans de pilotage : élaboration pour six ans, évaluation intermédiaire après trois ans, ajustements éventuels au terme de l'évaluation dans le respect des principes d'autonomie et de responsabilité. Il est important, notamment, que les inspections organisées par les pouvoirs publics s'inscrivent dans cette temporalité. Le gouvernement a récemment pris différentes décisions inspirées par ces principes, dont :

- le dossier d'accompagnement de l'élève ne sera pas rendu obligatoire dans toutes les écoles à la rentrée prochaine. Il appartiendra aux écoles de décider si elles veulent utiliser l'appli DAccE dès la rentrée prochaine, à la rentrée suivante ou à la rentrée 2025-2026 ;
- le nouveau plan de formation que les écoles doivent intégrer à leur plan de pilotage/contrat d'objectifs devra l'être au plus tard lors de l'élaboration de leur deuxième plan de pilotage ;
- la partie 1 du portfolio des enseignants ne devra être généralisée qu'à la rentrée 2025-2026 ;
- un groupe de travail présidé par le professeur Romainville aura pour mission de proposer au gouvernement des pistes d'orientations à donner au parcours des élèves après le tronc commun et des pistes d'organisation des nouvelles filières de transition et qualifiante.

Entretemps, les autorités publiques se seront prononcées sur le schéma définitif applicable à l'évaluation des membres du personnel et, ici aussi, à sa temporalité de mise en œuvre... ■

Étienne MICHEL
Secrétaire général de la SeGEC
Le 25 avril 2023

P3 – P4 : des nouveaux programmes pour répondre aux enjeux du tronc commun

ARNAUD MICHEL

L'implémentation des réformes du Pacte pour un Enseignement d'excellence se poursuit. Pour répondre à la mise en place du tronc commun et aux référentiels qui en découlent, de nouveaux programmes pour les 3^e et 4^e primaires ont été créés par le SeGEC. Ils entreront en application à la rentrée prochaine.

Ce travail conséquent a été mené par le Service de productions pédagogiques de la Direction de l'enseignement fondamental du SeGEC, en collaboration avec des acteurs externes, des enseignants, professeurs de Hautes Écoles, formateurs et experts. Ces programmes ont reçu un avis favorable de la Commission des référentiels et des programmes qui a confirmé qu'ils intégraient tous les contenus d'apprentissages des 9 nouveaux référentiels de la FWB. Ils y apportent en plus des balises et des pistes méthodologiques pour l'apprentissage.

Pensés dans le cadre du tronc commun, ceux-ci sont composés de 5 volumes :

- Volume 1 : orientations pédagogiques, visées transversales, autres éléments transversaux, éducation à la philosophie et à la citoyenneté, religion et sciences humaines ;
- Volume 2 : français et éducation culturelle et artistique ;
- Volume 3 : mathématiques, sciences et formation manuelle, technique, technologique et numérique ;
- Volume 4 : éducation physique et à la santé ;
- Volume 5 : langues modernes

L'apprentissage au cœur de la démarche

L'apprentissage est au centre de ces nouveaux programmes. La question centrale est donc : quels sont les apprentissages importants à travailler, à développer et à construire avec chaque élève et comment le faire ?

Dans cette optique, le Service de productions pédagogiques a choisi comme ligne de conduite de proposer une palette de pratiques efficaces, variées et inspirées des connaissances scientifiques disponibles.

Comment les obtenir ?

Retrouvez l'ensemble de ces programmes en version pdf sur la page Programmes P3-P4 du site « La salle des profs » (salle-des-profs.be) ainsi que sur l'Extranet du SeGEC (extranet.segec.be).

La commande de la version imprimée est toujours possible pour les 3 premiers volumes qui composent ce programme auprès des éditions Erasme/Averbode (primaire@editionserasme.be). Les 4^e et 5^e volumes consacrés à l'Éducation Physique et à la Santé et aux Langues Modernes seront disponibles en version papier en septembre 2024. ■

Afin de permettre une prise en main optimale, les nouveaux programmes ont été conçus dans la continuité des précédents, en termes de structure et de présentation. Ils intègrent, sur les pages de gauche, la totalité des contenus des neuf référentiels du tronc commun. Tandis que sur les pages de droite sont présentées des balises méthodologiques et des pistes d'activités d'apprentissage et de structuration.

Bien conscients des enjeux liés à ces nouveautés, la Direction de l'enseignement fondamental, la Cellule de soutien et d'accompagnement et l'Institut de Formation de l'enseignement catholique (IFEC) rassemblent leurs forces pour aider les équipes éducatives. Des formations à distance et des formations en lien avec les plans de développement professionnel seront proposées. (plus d'informations via ifec.fondamental@segec.be) ■



Un aménagement des horaires pour faire la part belle à d'autres projets

ARNAUD MICHEL

Le Collège Matteo Ricci d'Anderlecht est une jeune école secondaire située à deux pas de la gare de Bruxelles-Midi. Ouverte il y a maintenant 4 ans, sa population est passée de 250 à plus de 600 élèves. Le Collège verra ses premiers rhétos sortir en 2023. La particularité de cette école est : « *qu'on perd un peu de temps mais au final, on en gagne* ». Explications de ce qui peut sembler paradoxal avec Anne L'Olivier, directrice et Patricia Berquin, directrice adjointe.

« Nous travaillons en P90 », explique Mme L'Olivier. « En clair, nous fonctionnons par périodes de 90 minutes au lieu de 50 ou 100 minutes. » L'avantage de la méthode est qu'il y a moins de temps perdu dans des changements de locaux, par exemple. « Ce temps gagné nous permet de lancer des projets qui sont intégrés dans la grille horaire. Un des avantages d'une jeune école comme la nôtre, c'est que les professeurs viennent pour le projet mis en place. C'est un vrai choix de leur part. »

Le lundi et le jeudi, de 13h à 13h15, les élèves et les enseignants vivent un moment consacré à l'intériorité. « Ce moment est animé par le professeur qui donne le cours de l'après-midi. Quelle que soit la matière enseignée. Si le moment est animé par le professeur, les élèves peuvent proposer des sujets de réflexion », détaille la directrice. « Ce temps d'intériorité nous permet de réfléchir à ce qui nous entoure mais également à soi. On y aborde différents thèmes », explique Salma, élève en 5^e. Ces quelques minutes peuvent être inspirées par une chanson, une vidéo. Elles peuvent également prendre la forme d'une séance de méditation. Les mardis et vendredis, aux mêmes heures, c'est un temps de lecture qui est instauré, toujours animé par l'enseignant de l'après-midi.

Cet aménagement des horaires permet, en outre, « le temps du mercredi ». « 25 minutes sont consacrées à de l'information, à des cercles de parole ou encore au conseil des élèves que nous appelons « Conseil Matteo ». Ce moment peut également servir aux bulletins ou aux évaluations comportementales », souligne la directrice adjointe, Patricia Berquin.



Un moment d'intériorité au Collège Matteo Ricci ©DR

Des évaluations dans lesquelles les élèves sont directement impliqués. « Ils doivent d'abord s'auto-évaluer via une application avant que le professeur ne le fasse. »

Enfin, les élèves ont l'opportunité de participer aux ateliers du jeudi, entre 14h45 et 16h30. « Ils doivent faire un choix d'activité pour 3 semaines, dans un catalogue de 25 à 30 possibilités. Là aussi, c'est animé par les professeurs mais aussi par les élèves. » Durant cette période, les élèves ont la possibilité de créer le portfolio de leur année. « On peut se recentrer sur nous-mêmes. C'est un moment personnel. On peut y mettre nos interrogations, des traces de notre année. Cela peut être un mini-contrat pour faire le point sur notre année et sur l'année future. On y compile nos objectifs et on voit si on les a atteints. Ça renforce l'autonomie et la confiance en soi », nous confie Salma mais aussi Gaizkho (4^e), Lina (3^e) et Ali (2^e).

Ce portfolio sert de base aux rencontres avec les parents. « Ce ne sont pas des réunions de parents classiques. On laisse l'élève présenter son portfolio à ses parents », précise Mme L'Olivier. Une pratique qui, si elle intimide au début, ravit les élèves. « C'est plutôt bien. On a une occasion d'échanger avec nos parents sur nos réussites, nos objectifs, par exemple. Cela permet de rapprocher le monde à l'école et le monde à la maison », explique Lina. « C'est un pont avec les parents », ajoute Ali. Pour Salma, il s'agit là « d'un changement drastique par rapport à mon ancienne école où il y avait peu de suivi parents/élève. »

Un modèle pédagogique basé sur l'échange, l'autonomie, l'initiative dans lequel les enseignants sont également amenés à créer du lien, au-delà des matières enseignées. ■



Promouvoir des pratiques pédagogiques efficaces et variées

GÉRALD VANBELLINGEN

Les pratiques pédagogiques ne cessent d'évoluer. Celles d'hier sont parfois adaptées et mises à jour alors que d'autres sont supplantées ou carrément abandonnées. Mais comment savoir ce qui constitue une bonne pratique ? Pour faire le tri et répondre à cette question complexe, la Direction de l'enseignement fondamental et le SeGEC dans son ensemble ont opté pour un recours systématique aux résultats des recherches scientifiques. Pour déterminer une base critique aux « bonnes pratiques pédagogiques » agrémentée des notions d'efficacité et de diversité pour que les enseignants puissent en faire le meilleur usage possible selon le contexte.

Notre monde évolue sans cesse et de manière de plus en plus rapide. L'émergence récente de ChatGPT ou la présence de plus en plus grande de l'intelligence artificielle ne sont que des exemples parmi tant d'autres. Une évolution constante à laquelle n'échappe évidemment pas le monde de l'enseignement. En témoigne, notamment, la mise en place du tronc commun, l'une des mesures phares du Pacte pour un Enseignement d'excellence. Car ce tronc commun doit justement permettre à l'enseignement fondamental de répondre à l'évolution de la société ainsi qu'aux nouveaux besoins des élèves pour leur permettre de répondre aux défis actuels et futurs.

Mais si les dix référentiels de ce tronc commun constituent « le quoi » – à savoir une liste de savoirs, savoir-faire et compétences à acquérir – le « comment » est fourni par les programmes de l'enseignement

fondamental. Des programmes réécrits ou qui feront l'objet d'une réécriture prochaine par le Service de productions pédagogiques de la Direction de l'enseignement fondamental. Ils vous permettront de découvrir de nouvelles disciplines mais sont également truffés de balises et de pistes méthodologiques pour l'apprentissage. Frédéric Coché, le directeur-adjoint de la Direction de l'enseignement fondamental et responsable du Service de productions pédagogiques, revient pour Entrées libres sur les grands principes qui définissent ce que le SeGEC considère comme de « bonnes pratiques pédagogiques ».

Frédéric Coché, comment détermine-t-on ce qu'est une bonne pratique en termes de pédagogie ?

« Au SeGEC, nous avons décidé de nous raccrocher à la science, à la recherche et à leurs évolutions pour établir un projet pédagogique propre et cohérent au sein



Frédéric Coché ©DR

de notre réseau. Une science qui nous sert de base pour remettre en question les méthodes utilisées, en enlever certaines qui n'ont pas fourni les résultats espérés auparavant ou en adapter. Le socio-constructivisme a par exemple longtemps constitué la ligne de conduite unique de notre projet pédagogique, c'était même un peu notre Graal pédagogique. Mais les recherches ont démontré les limites de ce modèle sur le terrain. Nous avons donc choisi de nous en écarter – sans le bannir car il reste intéressant pour certains apprentissages – et de réécrire nos programmes dès 2013. Avec plus de prudence, en étant davantage critiques aussi que par le passé. »

En parlant des programmes, quels sont les grands principes qui ont présidé à leur réécriture ?

« Nous avons défini 9 grandes orientations pédagogiques (OP) qui constituent véritablement la colonne vertébrale de nos programmes et de ce que l'on veut promouvoir en termes de pédagogie au sein de nos écoles. Nous considérons par exemple qu'il n'existe pas une seule et unique bonne façon d'enseigner car il n'est tout simplement pas possible d'enseigner efficacement la natation, le néerlandais ou le calcul mental de la même manière – ce qui correspond à la 4^e OP : « développer des pratiques enseignantes efficaces et variées ». Pour autant, toutes les pratiques ne se valent pas et nous avons pour mission d'aider les enseignants à faire des choix parmi l'éventail de pratiques pédagogiques, en priorisant celles qui ont démontré une plus grande efficacité dans un contexte donné. »

Un exemple de pratique qui a évolué en fonction de la recherche ?

« Pour les tables de multiplication par exemple, le débat a toujours opposé les supporters de la mémorisation à ceux de la compréhension. Auparavant, on optait pour un certain conditionnement des élèves -qui faisait appel à la mémorisation – pour pouvoir répondre du tac au tac. Ensuite, la compréhension a davantage eu le vent en poupe. Mais désormais, on se rend compte – études à l'appui – qu'une certaine automatiser apporte un plus pédagogique car elle libère une mémoire de travail nécessaire à de nouveaux apprentissages. Un enseignant efficace doit donc pouvoir combiner ces deux approches par exemple. »

Des gestes, bonnes pratiques et outils, il en est d'ailleurs largement question au sein des programmes. Ils constituent une sorte de roadbook des enseignants ?

« On entend souvent que les programmes sont épais et c'est vrai. Mais c'est aussi assez logique, car dans le fondamental un enseignant est amené à tout enseigner. Mais il ne peut pas être autant spécialisé en tout. Les programmes sont donc construits pour leur fournir une aide face à toute difficulté éventuelle. Avec, si on regarde les pages des programmes, celles de gauche qui sont réservées au contenu des référentiels du tronc commun alors que celles de droite – bien plus fournies – listent le plus possibles de réflexions, idées ; outils et pistes d'apprentissage concrètes à mettre en place en classe. L'idée, c'est de les aider et les rassurer un maximum. Ou dans le cas des nouveaux programmes, de parfois même les initier à de nouvelles disciplines apparues avec le tronc commun. Comme l'éveil aux langues, la formation manuelle, etc. »

Une bonne pratique pédagogique, c'est donc aussi une pratique mise à jour continuellement ?

« C'est une évidence, le changement et l'évolution sont importants car le monde évolue. Et les élèves aujourd'hui inscrits en primaire, ce sont des adultes qui entreront sur le marché du travail en 2040. Avec des besoins qui seront différents. Il faut donc pouvoir évoluer, se remettre en question perpétuellement et de manière critique. »

On parle de plus en plus des pédagogies dites actives (Montessori, Freinet, Alvarez), correspondent-elles à la vision du SeGEC ?

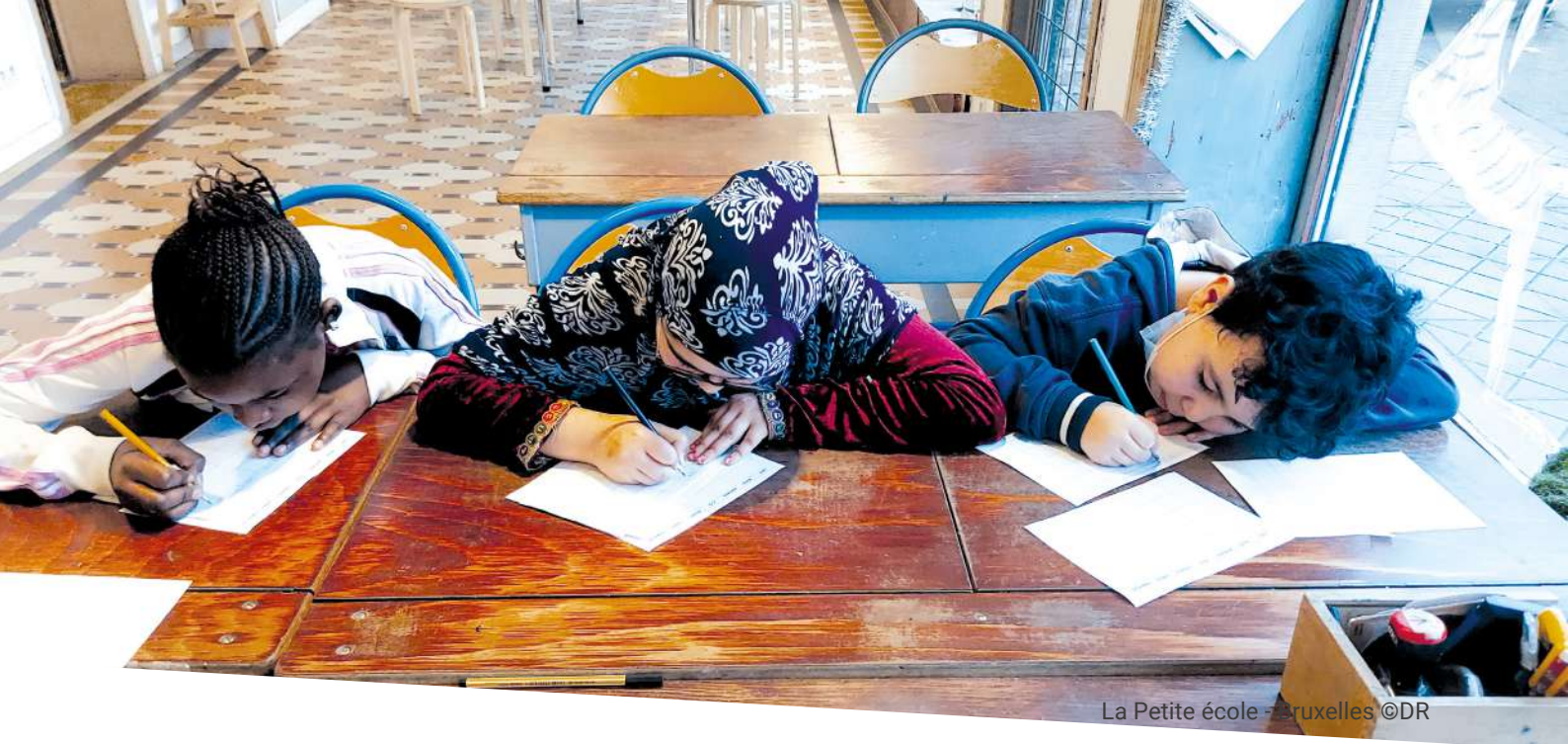
« Non, ce ne sont pas des pédagogies prônées car ces pédagogies se fondent pour beaucoup sur des convictions et non sur des preuves scientifiques. Et

donc, il arrive parfois que des années après leur invention ou leur mise en place, on se rende compte qu'elles sont invalidées par la science voire que dans certains cas, elles constituent même un certain danger pour les élèves. Toutefois, ça ne signifie pas pour autant que nous rejetons toutes les pratiques issues de ces pédagogies actives. Certaines, comme le travail par cycle, la pédagogie du projet ou encore l'école du dehors ont prouvé leur efficacité et sont largement appliquées au sein de notre réseau. La mise en activité des élèves, pratique efficace démontrée par la science, est intégrée dans de nombreuses écoles et n'est pas réservée uniquement aux écoles dites à « pédagogie active », ce qui sous-entend que toutes les autres seraient « passives ». »

L'enseignement explicite semble également avoir le vent en poupe, est-il appliqué dans nos écoles ?

« Oui, nous l'intégrons dans les pratiques mises en avant dans nos programmes et nous formons des conseillers pédagogiques et des enseignants dans cette vision. Car cette pédagogie nous semble intéressante dans certaines situations. Pour autant, elle ne deviendra pas le Graal comme l'a été le socio-constructivisme pendant 15 ans. Car plus que la recette, ce sont certains de ses ingrédients que nous mettons en avant. Comme le modelage, le guidage par l'enseignant, les rétroactions fréquentes, le questionnement, etc. Nous voyons donc cette approche comme un bon point d'appui, sans pour autant qu'elle ne soit appliquée de façon exclusive. » ■





La Petite école - Bruxelles ©DR

DASPA-FLA :

permettre l'épanouissement des enfants de l'exil

ARNAUD MICHEL

Chaque année, de nombreuses personnes arrivent de l'étranger vers la Belgique, tandis que d'autres font le chemin inverse. Selon le rapport annuel 2022 de Myria, le centre fédéral pour la migration, un peu plus de 121.000 personnes ont immigré en Belgique en 2020. Il est important de préciser que les demandeurs de protection internationale n'intègrent ces statistiques qu'une fois reconnus.

Selon les derniers chiffres disponibles du Commissariat Général aux Réfugiés et aux Apatrides (CGRA), en 2021, 25.971 personnes ont introduit une demande de protection internationale à l'Office des étrangers (OE). Ce chiffre comprend les 949 personnes qui sont arrivées en Belgique dans le cadre d'une réinstallation.

Le nombre de demandes est bien plus élevé qu'en 2020, lorsque 16.910 personnes avaient introduit une demande de protection internationale. Il s'agit d'une augmentation de 53,6 %. Le nombre de demandes a été presque aussi élevé qu'en 2019 (période pré-COVID), lorsque 27.742 demandeurs avaient été enregistrés. En 2021, la moyenne mensuelle était de 2.164 demandes, contre 1.409 en 2020 et 2.311 en 2019.

Fuir la guerre, les difficultés sociales, opérer un regroupement familial. Les raisons d'arrivée en Belgique sont multiples et variées et peuvent receler des blessures profondes liées au parcours de l'exil, entre autres. À cela s'ajoute souvent le manque de maîtrise de la langue. Afin de pallier cette difficulté, d'accueillir les enfants issus de l'immigration ou de l'exil dans les écoles et afin de leur permettre de leur offrir le meilleur cadre d'épanouissement et la meilleure scolarité possible, des dispositifs existent.

Le droit à l'instruction est un droit fondamental reconnu par la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, notamment. En Fédération Wallonie-Bruxelles, le décret du 7 février 2019 visant à l'accueil, la scolarisation et l'accompagnement des élèves qui ne maîtrisent pas la langue de l'enseignement dans l'enseignement organisé ou subventionné par la Communauté française balise ces dispositifs.

Comme l'explique le décret, un encadrement est possible en fonction du statut de l'élève (voir encadré p.9) : primo-arrivant, assimilé primo-arrivant ou élève FLA (Français langue d'apprentissage).

Le DASPA

Un de ces dispositifs est le DASPA, pour Dispositif d'Accueil et de Scolarisation des élèves Primo-Arrivants et Assimilés. Il peut concerner des enfants à partir de la 3^e maternelle jusqu'en secondaire. Tout Pouvoir organisateur (PO) peut en organiser lorsque l'établissement compte 8 élèves primo-arrivants ou assimilés. L'organisation d'un DASPA est conditionné à la préparation d'un projet d'accueil et de scolarisation intégré au plan de pilotage.

Des moyens spécifiques sont alloués à l'établissement pour organiser ce disposi-

Les enfants de l'exil

tif. Ces moyens sont déterminés en fonction du nombre d'élèves entrant dans les conditions. Durant ces périodes, l'élève bénéficie d'un enseignement intensif du français et de cours relatifs aux sciences humaines, aux mathématiques, aux sciences et à la philosophie et la citoyenneté. Les écoles restent cependant libres d'adapter les horaires afin de se concentrer sur l'apprentissage intensif de la langue et la remise à niveau.

Dans le secondaire, 16 périodes sur les 28 doivent être consacrées à l'apprentissage intensif de la langue, à l'apprentissage de la culture scolaire et à la formation en sciences humaines ainsi qu'à l'éducation à la philosophie et à la citoyenneté. Au moins 8 périodes seront consacrées aux mathématiques et aux sciences.

Un DASPA est une étape de scolarisation intermédiaire pouvant durer jusqu'à 2 ans. En effet, la durée du passage de l'élève est variable, entre une semaine et un an. Une prolongation de 6 mois est possible, voire même de 6 mois supplémentaires pour les primo-arrivants ou assimilés non-alphabétisés.

S'il est temporaire, c'est parce que l'objectif final est évidemment d'intégrer ces élèves dans une année d'étude. Pour mener à bien cette mission d'intégration optimale, un conseil d'intégration se réunit et définit le moment d'intégration. Celle-ci se fait de manière progressive avec un minimum de 6 périodes par semaine après 10 mois dans le DASPA.

Le FLA : Français langue d'apprentissage

Lorsque l'organisation d'un DASPA n'est pas possible dans l'établissement en raison d'un nombre insuffisant de bénéficiaires, le soutien aux élèves peut se faire sous la forme d'un dispositif FLA, pour Français Langue d'Apprentissage. Il s'adresse non seulement aux élèves primo-arrivants ou assimilés mais également aux élèves n'entrant pas dans ces conditions mais ayant obtenu la note C au test de langue (statut FLA), soit une note qui constate la connaissance insuffisante du français. Dans le secondaire, le FLA n'est accessible qu'aux primo-arrivants ou assimilés en cas de nombre insuffisant, le statut d'élève FLA n'existant pas.

Ce dispositif est cependant soumis à restriction ces dernières années. Allant de la 2^e maternelle à la 4^e primaire et pour une durée de soutien de 24 mois, il a été réduit à 12 mois

et à partir de la 3^e maternelle pour cette année scolaire. Pour 2023-2024, ne seront plus concernés que les élèves évoluant entre la 3^e maternelle et la 2^e primaire.

Au total, 200 établissements d'enseignement fondamental en Fédération Wallonie-Bruxelles organisent un DASPA en 2022-2023. Parmi ces 200 écoles, plus de 75 relèvent de l'enseignement catholique tandis qu'en secondaire, elles sont 41 sur 86. Plus de 100 écoles secondaires organisent, quant à elles, un dispositif FLA. Des chiffres en constante augmentation depuis 2017. Preuve de l'importance de ces dispositifs dans l'accueil des jeunes concernés. ■



DASPA et FLA : des conditions d'accès bien définies

Pour recevoir le statut de primo-arrivants, le jeune doit être âgé d'au moins 2 ans et 6 mois au 30 septembre de l'année scolaire en cours, et de moins de 18 ans et être arrivé sur le territoire belge depuis moins de 12 mois.

L'élève peut soit avoir fait l'objet d'une demande de reconnaissance de la qualité de réfugié ou s'être vu reconnaître la qualité de réfugié ; être mineur accompagnant une personne ayant introduit une demande de reconnaissance de la qualité de réfugié ou s'étant vu reconnaître la qualité de réfugié.

Il doit également être ressortissant d'un pays bénéficiaire de l'aide au développement ou être reconnu comme apatride.

Pour être reconnu assimilé au primo-arrivant, l'élève doit être âgé d'au moins 5 ans au plus tard le 31 décembre de l'année scolaire concernée et de moins de 18 ans. Il peut soit être de nationalité étrangère, avoir obtenu la nationalité belge à la suite d'une adoption, être de nationalité belge et avoir résidé plus de 12 mois à l'étranger dans une région non francophone ou être reconnu comme apatride.

Il doit, en outre, fréquenter une école organisée ou subventionnée par la Communauté française depuis moins de 12 mois et avoir obtenu un résultat C à l'évaluation de maîtrise de la langue française.

Enfin, l'élève FLA devra rassembler ces conditions : être âgé d'au moins 5 ans au plus tard le 31 décembre de l'année scolaire concernée et être scolarisé en M3, P1, P2 (à partir de 2023-2024). Il ne doit pas avoir suivi d'enseignement en immersion et doit avoir obtenu un résultat C à l'évaluation de maîtrise de la langue française. ■ **AM**



Salle comble pour la projection du documentaire "Les Éclaireuses" ©DR

« On est dans l'accueil de publics aux codes éloignés de ceux de notre société. »

ARNAUD MICHEL

Si les dispositions légales régissant les dispositifs DASPA ou FLA prévoient des apprentissages à la culture scolaire (voir page 9), c'est parce que certains jeunes sont très éloignés de la scolarité. Un travail doit alors être mené pour permettre la compréhension mutuelle entre les établissements scolaires et les familles concernées.

« À leur arrivée, ces familles sont confrontées à un système qui n'est pas en phase avec leur réalité », débute Stéphanie Tornieri, directrice des Centres PMS libres de Saint-Gilles. « Les enjeux sont multiples. On est dans l'accueil de publics aux codes éloignés de ceux de notre société. La scolarisation ne relève pas toujours de l'évidence. Mettre ses enfants à l'école implique de faire confiance à un système, de déléguer sa responsabilité à une institution qui va aussi colorer le parcours de l'enfant. »

Avant toute dimension pédagogique, la priorité est donc de créer le lien entre l'école et la famille. « C'est le rôle central que peut jouer le Centre PMS : être l'interface entre l'école, la famille, les services extérieurs. L'enjeu est la confiance et que les familles quittent le sentiment de méfiance qui peut être présent a priori », poursuit Stéphanie Tornieri. Les Centres PMS peuvent donc être le médiateur entre les codes scolaires et les codes des familles.

Si les Centres PMS sont à l'écoute des familles, ils le sont également pour les enseignants. « Ce qu'on perçoit, c'est qu'il y a parfois un malaise des enseignants entre ce

qu'ils perçoivent des besoins des enfants et les impératifs des programmes scolaires auxquels ils sont soumis. Le système peut être violent pour les enfants mais aussi pour les enseignants. »

Pour la directrice des Centres PMS de Saint-Gilles, il faut que « les conditions émotionnelles rendent possibles les conditions d'apprentissage. » En effet, le vécu des familles peut être lourd à porter, que ce soit les conditions de vie dans le pays d'origine (guerre, pauvreté,...) ou les difficultés rencontrées lors du parcours d'exil.

Dans l'objectif de faire se rencontrer ces différentes réalités et d'interroger les pratiques communes, les Centres PMS de Saint-Gilles proposaient, il y a quelques semaines, la diffusion du documentaire « Les Éclaireuses ». Ce film présente le quotidien de la Petite école à Bruxelles. Cette structure vise à préparer les enfants à entrer dans la scolarité. L'événement a rassemblé plus de 250 personnes mêlant enseignants et personnels de Centres PMS. ■



La Petite école - Bruxelles ©DR

La Petite école pour rendre l'école possible

Nichée au cœur des Marolles, à Bruxelles, dans une ancienne boutique aux larges vitrines, la Petite école a été fondée en 2016 par Marie Pierard et Juliette Pirlot, deux enseignantes. La mission qu'elles se sont fixée : rendre l'école possible à des enfants sans passé scolaire, souvent issus de l'exil.

La Petite école se définit comme un dispositif pédagogique et thérapeutique de préscolarisation. Il est unique en Fédération Wallonie Bruxelles. « *Le projet de la Petite école vise à accompagner la transition entre les années d'exil, d'errance et de déscolarisation et l'entrée dans un parcours scolaire régulier pour des enfants qui, certes pour la plupart, présentent des fragilités comportementales et cognitives liées à leur histoire particulière, mais des enfants qui, pour leur majorité, sont capables et surtout désireux de suivre une scolarité ordinaire.* »

« *Nous accueillons maximum 12 enfants* », explique Corentin Lorand, enseignant. « *Cela nous permet de les considérer comme individus. L'objectif est de mener un travail de rencontre de cultures, de compréhension.* »

Pour mener à bien sa mission de rapprocher l'enfant de l'école, il faut parfois mettre au second plan les apprentissages. « *C'est alors l'aspect thérapeutique qui prend le dessus* », détaille Corentin. Une situation que ces enseignants apprennent à gérer. « *On a parfois l'impression de « mentir » car on n'est pas dans les apprentissages pédagogiques alors que notre rôle est vu comme cela. On réduit l'école à quelques principes pour qu'il y ait moins de règles à comprendre.* »

La difficulté pour l'équipe pédagogique est d'appréhender au mieux les problèmes rencontrés par les enfants. « *Il est parfois compliqué, par exemple, d'identifier si un enfant relève de l'enseignement spécialisé ou non car les traumatismes vécus sur le parcours migratoire peuvent conduire à des troubles.*

Par exemple, un son qui n'est pas prononcé peut être le résultat physique d'un traumatisme. »

Toutes les activités sont pensées sous un angle pédagogique et thérapeutique. « *On propose des activités menuiserie, céramique. Une comédienne vient faire des ateliers également. Ce sont des choses qui apaisent et qui apprennent.* »

En moyenne, les enfants restent un an à la Petite école. « *Souvent, ils arrivent chez nous via les services de prévention ou de santé mentale, ou encore les Centres PMS ou les écoles. On rencontre les parents et on les accompagne. Quand l'enfant est prêt, on cherche une école avec eux, on les accompagne lors de l'inscription.* »

Même lorsque le jeune est scolarisé, le lien avec la Petite école ne disparaît pas. « *Une école des devoirs est organisée le mercredi après-midi. Les enfants y reviennent. Dans les écoles proches, nous allons parfois aider l'enfant dans sa classe* », conclut Corentin Lorand. ■ **AM**

« *La collaboration est énorme entre les écoles et les structures d'accueil.* »

Fedasil, la structure chargée de l'accueil des demandeurs de protection internationale, constitue également un acteur dans la scolarisation des enfants de l'exil. « *Dans chaque centre, il y a au moins un référent scolaire* », débute Aurélie Arnould, coordinatrice MENA (Mineurs Etrangers Non Accompagnés) pour Fedasil. Ces derniers sont chargés du lien entre la famille, l'école et le centre.

Aurélie Arnould voit positivement ces collaborations. « *Trouver des écoles est parfois un peu compliqué. Une fois que c'est fait, c'est un travail de longue haleine qui débute entre les centres et les écoles mais c'est souvent très fructueux.* »

Fedasil fait le lien entre sa politique et les centres. « *Nous avons des réunions avec les référents au moins 3 fois par an. Nous avons également des rencontres régulières avec le cabinet de Caroline Désir, la ministre de l'Enseignement. C'est le lieu où nous pouvons aussi réaliser un état des lieux des difficultés rencontrées.* »

Parmi celles-ci, Aurélie Arnould pointe l'absentéisme des enfants qui n'ont jamais ou presque jamais été scolarisés. Une autre difficulté est les listes d'attente dans les écoles, renforcée par la pénurie d'enseignants. « *En mars dernier, 27 jeunes étaient sans école. La rentrée de septembre sera déterminante. Nous travaillons pour faire en sorte d'élargir l'offre. Viennent alors d'autres écueils comme les transports. Certains jeunes sont réveillés à 5h du matin pour aller à l'école.* »

Une autre réalité vient également changer la donne depuis quelques mois. « *En 2022, on a vu une grosse augmentation de MENA.* » Ces mineurs sont en Belgique mais sans cadre familial. « *Un tuteur leur est désigné mais force est de constater qu'il est parfois compliqué de l'impliquer dans la scolarité du jeune* », achève Aurélie Arnould qui n'en perd pas pour autant son optimisme. « *La collaboration est énorme entre les écoles et les structures d'accueil. Le dernier état des lieux était très positif.* » ■ **AM**

Apprendre à se connaître pour accueillir au mieux l'enfant

ARNAUD MICHEL

Pour illustrer les collaborations entre les centres Fedasil et les écoles, on vous emmène à Mouscron. L'Institut Saint-Charles Dottignies-Luingne a ouvert un DASPA il y a environ 5 ans. Les liens se sont construits au fil du temps avec les équipes du centre Fedasil de Mouscron.

« Le centre ouvrait ses portes et un appel à ouvrir des DASPA était lancé », explique Stéphane Vanhove, directeur de l'Institut Saint-Charles. « Avec le directeur de l'époque, nous trouvons le projet chouette et dans l'ADN de l'école. Une petite équipe d'enseignants s'est très vite proposée. »

Les contacts ont dû s'affiner au cours du temps avec le centre Fedasil de Mouscron. « On a tous dû chercher nos marques, notamment pour que Fedasil propose le bon profil d'élève à la bonne école », admet M. Vanhove. « Nous avons créé un partenariat avec

deux autres écoles de Mouscron. Nous sommes axés sur des études sociales alors que d'autres le sont sur des métiers manuels. On a donc eu des soucis de déscolarisation car il arrivait qu'un jeune qui voulait faire de la maçonnerie arrive chez nous alors qu'une des deux autres écoles aurait pu mieux répondre à ses envies. Au fil du temps, tout s'est fluidifié et la collaboration est excellente. On avait tous intérêt à se connaître. »

Le plus grand centre en Belgique

La structure d'accueil Fedasil de Mouscron compte 900 résidents dont 250 enfants de moins de 18 ans. Amandine, François-Xavier et Elodie en sont les référents scolaires. Le lien avec les écoles représente un travail conséquent.

« À leur arrivée, on reçoit la famille et on explique ce qu'est l'école en Belgique. On analyse l'accès à l'école, son éloignement et l'autonomie des personnes pour y aller », débute Amandine. « L'idéal serait qu'on ait l'occasion d'apporter le cadre avant de mettre l'enfant à l'école mais on manque de moyens », poursuit Dimitri Carette, le coordinateur du Service Animation/Education/Formation. « Règlementairement, les enfants doivent être à l'école dans les 7 jours qui suivent leur arrivée. Mais dans les faits, ce n'est pas si simple. », explique Elodie. « Ce n'est d'ailleurs pas toujours souhaitable », renchérit Amandine.

Vient ensuite le suivi de ces jeunes au quotidien. « On travaille beaucoup avec les écoles sur l'absentéisme par exemple », explique Dimitri Carette. Avec l'accueil de l'instabilité des situations. « Nous sommes actuellement à 28 élèves DASPA », note M. Vanhove. « Auxquels s'ajoutent ceux qui sont désormais intégrés dans l'école. Malheureusement, il existe des situations plus tristes. Des familles qui changent de centre ou qui sont déboutées dans leur demande d'asile. Récemment, nous avons eu le cas avec un MENA (Mineurs Etrangers Non Accompagnés) dont on a appris que le lendemain de la décision, il essayait de rejoindre l'Angleterre. »

Déconstruire les stéréotypes

Les équipes de Fedasil Mouscron vont également à la rencontre des jeunes dans les écoles. L'objectif : déconstruire les stéréotypes de la migration. Dimitri Carette : « Il y a une méconnaissance de l'asile. On informe aussi sur les parcours migratoires qui sont éprouvants physiquement mais aussi financièrement. On invite les écoles à visiter le centre, à se rendre compte de ce que c'est de vivre dans une chambre avec toute la famille. On essaie aussi de créer des projets avec les écoles, des échanges, des rencontres, des ateliers culinaires. On veut aller plus loin que la sensibilisation en faisant se rencontrer ces différents publics. » ■





Une classe DASPA à l'école libre Roi Baudouin à Spa ©DR

L'accueil de l'Autre comme projet d'école

De nombreuses écoles de l'enseignement catholique organisent un dispositif DASPA ou FLA. Si l'accueil d'enfants issus de l'exil présente des difficultés, la volonté de poursuivre prend souvent le dessus.

« Cela fait 12 ans que nous organisons un DASPA », raconte d'emblée Christine Toumpsin, directrice de l'Institut Notre-Dame d'Anderlecht. Son établissement accueille entre 20 et 40 enfants dans ce dispositif. Les profils sont très variés. « Il y a des enfants qui ont fui la guerre, avec les traumatismes qui y sont liés. Il suffit d'un ballon de baudruche qui éclate pour voir certains enfants pris de panique. D'autres arrivent en Belgique pour fuir les difficultés sociales ou encore pour un regroupement familial. »

Des parcours différents qui impliquent une adaptation constante des équipes éducatives. « On n'a pas forcément le cadre approprié mais on fait le mieux possible. On travaille en âme et conscience, avec notre cœur », explique Mme Toumpsin.

Fabienne Bovenrade est directrice des Ecoles Libres Saint-Roch à Bruxelles. Pour elle, le plus dur est de construire la relation avec les parents. « Ça représente du travail en plus car il faut parfois faire comprendre l'importance de la scolarisation. Il arrive que les enfants fassent beaucoup d'efforts à l'école mais que cela se passe différemment à la maison. Ils ont parfois peu de vie sociale en dehors de l'école. Ils sont perdus et cela se ressent. »

Mais elle veut surtout souligner l'apport de cet accueil. « C'est une richesse pour les enfants de se rencontrer. Que chacun vienne avec sa culture leur donne envie de partager. »

L'école libre Roi Baudouin à Spa a accueilli plusieurs élèves Afghans juste avant la crise sanitaire, sans pour autant mettre en place un DASPA. C'est chose faite depuis l'année scolaire passée. « Avant d'être repris par Fedasil, le centre d'accueil était géré par Svasta. Ils prospectaient les écoles pour scolariser les enfants. On a dit oui car l'accueil de l'Autre cadre avec notre ADN, notre projet d'école », déclare Xavier Brouwers, le directeur, qui a tout de suite été mis face aux questions pratiques. « Qui pour enseigner ? Dans quel local ? Le but n'était pas de faire de l'occupationnel. On a tâtonné mais au fur et à mesure, on a construit notre DASPA. »

La rencontre de l'Autre est au cœur du projet de l'école. « L'équipe a visité le centre Fedasil pour se rendre compte de ce qu'était la vie d'un demandeur d'asile. On a intégré Fedasil à la vie de l'école. Ils viennent, entre autres, tenir un stand lors de la fête scolaire. On peut y découvrir les différentes cultures. Des Africains, des Syriens, des Afghans viennent faire découvrir leurs traditions culinaires », note encore M. Brouwers.

En septembre dernier, c'était la douche froide à Spa. Alors que l'école compte 19 demandeurs d'asile, Xavier Brouwers se voyait dans l'obligation de fermer le DASPA car certains d'entre-eux n'avaient pas pu bénéficier du dispositif l'année précédente. « On a ressenti cela comme une injustice. Les enfants n'avaient rien demandé, ils progressaient vite. Mais on s'est battus. » Des efforts qui ont payé puisqu'après de nombreuses démarches administratives, le DASPA de l'école a été prolongé.

Dans ces vécus scolaires, la direction tient un rôle important. « On doit écouter les enseignants. Certains sont parfois découragés ou confrontés à des situations inhumaines, difficiles à gérer. On a par exemple eu un enfant de 7 ans qui avait vu son ami être éclaté par une bombe. Il faut pouvoir accueillir la détresse des enfants mais aussi des enseignants. », explique Christine Toumpsin.

Des difficultés qui ne démotivent pas pour autant, au contraire. « On voit des chouettes évolutions chez les enfants. », retient Fabienne Bovenrade. « C'est une force pour l'école. Même si c'est chronophage, c'est une bouffée d'oxygène », résume Xavier Brouwers. « Cela donne du sens à notre métier », conclut Christine Toumpsin. ■ **AM**

Comment aborder les questions d'identité de genre à l'école ?

GÉRALD VANBELLINGEN

Prendre le temps d'une journée pour mener une réflexion collective sur les questions d'identité de genre qui surgissent de plus en plus fréquemment au sein de nos écoles. Tel était l'objectif de la journée d'études du SeGEC, organisée par l'Institut de formation de l'enseignement catholique (IFEC). Une journée qui débouchera à terme sur la construction d'outils divers et variés, ainsi que de formations - tous niveaux confondus - pour permettre aux différents acteurs du monde de l'éducation d'aborder ces questions de la manière la plus juste possible.

De la curiosité, des interrogations, de la volonté de comprendre, du scepticisme ou encore de l'agacement et des tracasseries. Tels étaient les « sentiments » exprimés par les nombreux participants au moment d'entamer la journée d'étude dédiée à l'identité de genre. Organisée en mars dernier par l'IFEC, cette journée avait pour objectif de fournir un certain nombre de repères aux écoles face à un sujet qui suscite beaucoup de débats dans le monde de l'éducation. Avec en toile de fond, cette question aussi vaste que complexe : comment aborder à l'école les interrogations des jeunes, des adolescents ou parfois même des enfants qui disent ressentir le fait de ne pas ou de ne plus être en adéquation avec leur sexe anatomique ? Et surtout comment les aborder de manière juste ?

Comme en ont témoigné les intervenants de cette journée d'étude, il n'existe pas de réponse universelle ou de ligne de conduite unique face à ces interrogations. Mais plutôt un ensemble de composantes à prendre en compte, comme l'a notamment expliqué Virginie Drèze, directrice du centre PMS de Braine-l'Alleud depuis 13 ans. « Au gré d'expériences, nous avons forgé avec mon équipe une position qui consiste à ne pas considérer le genre comme binaire mais bien de considérer que l'identité de genre est façonnée par de multiples composantes. Des composantes qui englobent à la fois la manière dont l'identité de genre est exprimée, la manière dont elle est ressentie mais qui doivent être distinguées de l'attirance amoureuse et sexuelle. En se donnant



toujours le droit d'interroger, mais sans nier les besoins de l'élève. »

Une position façonnée au gré de multiples questions de genre survenues dans les écoles liées à son centre PMS. Comme l'histoire de Théo, un élève qui avait demandé à ses enseignants de l'appeler Manon alors qu'il était en deuxième secondaire car « il se sentait né dans le mauvais corps ». Un exemple qui avait soulevé différentes questions : celle prioritaire du bien-être de l'élève, mais également de la légalité ou de la possibilité pour l'école de s'adresser à un élève par un prénom qui ne se trouve pas sur sa carte d'identité ou encore celle de l'autorisation des parents pour procéder de la sorte. Sans oublier l'importance de maintenir un dialogue entre toutes les parties concernées : l'élève, les enseignants, l'école et le papa.

Virginie Drèze faisait également référence à d'autres situations, liées à un phénomène nouveau qui apparaît dès les maternelles. « Il arrive de plus en plus fréquemment que des parents refusent catégoriquement que l'école

puisse genrer leur enfant. Certains s'insurgent dès lors face à des fancy-fair où les garçons sont habillés en cow-boys et les filles en princesses, veulent éviter au maximum les stéréotypes et ne tolèrent pas que leur enfant soit genré autrement qu'en « iel ». »

Autant d'exigences qui se règlent parfois grâce au dialogue, mais qui peuvent également faire surgir de véritables maux au sein des écoles. Et qui mettent une grosse pression sur les épaules du corps enseignant. Où des directeurs en arrivent à se demander s'ils peuvent ou non refuser l'inscription d'un élève pour s'épargner de tels tracasseries. Sans encore une fois qu'il y ait de réponse toute faite pour solutionner ces interrogations.

Preuve de la complexité du sujet, Virginie Drèze revenait encore sur une expérience plus personnelle qui l'a marquée. « Un jour, alors que je travaille les questions de genre depuis deux ans, je rentre à la maison et il y a des jeunes dans mon salon », explique cette dernière. « Et je suis interpellée par l'un des jeunes pour lequel je n'arrive pas à iden-

tifier si iel est une fille ou un garçon. J'entame toutefois la discussion en faisant attention de ne rien genrer et je finis par lui demander son prénom. Elle me répond qu'elle s'appelle Marie et que je peux la genrer au féminin. Une fois Marie rentrée chez elle, je dis à mes filles qu'elles auraient pu me présenter leur amie et je leur fais part de mon certain malaise. Ce qu'elles ne comprennent pas. Pour elles, Marie est agenre, une sorte de fille mais en mieux ! Car elle fréquente qui elle veut, garçons comme filles, fait les activités qu'elle veut, mais qu'elle préfère s'habiller en mec car c'est quand même bien plus confortable. Et qu'elles l'acceptent comme elle est se sent. »

Pour aller plus loin dans la réflexion

Si nous avons fait le choix dans cet article de nous focaliser sur l'apport de Virginie Drèze, d'autres intervenants ont enrichi la réflexion collective sur l'identité de genre dans le milieu scolaire. Geoffrey Willems - juriste et prof de droit à l'UCLouvain où il est également membre du centre de droit de la personne, de la famille et de son patrimoine - a apporté un regard sur les réflexions juridiques complexes qui encadrent les ques-

tions de genre. Frédéric Dewez, conseiller pédagogique au SeGEC, a de son côté proposé de remettre ces questions de genre dans un contexte historique en remontant jusqu'à l'époque de l'antiquité greco-romaine. Tandis qu'Ignace Berten a lié la réflexion globale sur la question avec une approche éthique et théologique. Enfin, Jean-Pierre Lebrun, psychiatre, psychanalyste et vice-président de l'Association lacanienne internationale, a clôturé les conférences par un dernier questionnement : « de quoi le transgenre est-il le nom ? ». Avant que Michel Dupuis, docteur en philosophie, professeur ordinaire à l'UCLouvain et président du Comité consultatif de bioéthique de Belgique, ne propose un écho global de la journée, enrichi par les ateliers de l'après-midi.

Signalons également que de nombreux ateliers ont animé cette journée d'étude. Les réflexions qu'ils ont suscitées – comme les conférences – feront l'objet de plus amples développements. Entrées libres vous tiendra au courant de l'avancée des travaux au cours des prochains numéros. L'idée générale étant que chaque direction du SeGEC se serve de cette journée d'études pour fournir une boîte à outils aux écoles afin de mieux aborder les questions liées à l'identité de genre. Autant d'outils qui feront également partie intégrante des futures formations, tous niveaux d'enseignement confondus. ■



De nouveaux directeurs au SeGEC

GÉRALD VANBELLINGEN

Étienne Michel, le secrétaire général du SeGEC, a annoncé la désignation de deux nouveaux directeurs par le Conseil d'administration du SeGEC. La responsabilité du Département de la communication est désormais assurée par Arnaud Michel. Titulaire d'un Master en relations publiques et communication d'organisation à l'UCLouvain, ce dernier dispose d'un parcours particulièrement riche. Correspondant de presse, assistant marketing et communication, il a ensuite occupé le poste de responsable communication et d'attaché de presse au parlement fé-

déral pendant 7 ans. Avant de rejoindre le SeGEC en tant que journaliste en août dernier et d'y assurer au cours des derniers mois la transition et la coordination temporaire du Département de la communication.

De son côté, Patrick Lenaerts prendra le relais d'Éric Daubie le 28 août prochain en tant que Directeur pour l'enseignement secondaire. Titulaire de plusieurs diplômes (e.a. AESI et un Master en Sciences de l'éducation), Patrick Lenaerts a également déjà accompli un parcours très riche. Impliqué de longue date dans l'enseignement catholique, il a entamé sa carrière professionnelle en tant qu'enseignant dans le premier degré du secondaire ordinaire, avant de prendre la fonction de direction d'une école dans l'enseignement professionnel spécialisé. Il a ensuite rejoint le SeGEC en exerçant la responsabilité de secrétaire général adjoint de la FESec pendant 12 ans. ■ G.VBG





Collège Royal Marie-Thérèse de Herve

Collège Royal Marie-Thérèse de Herve : des racines solides et le regard tourné vers l'avenir

ARNAUD MICHEL

La machine à remonter le temps de votre magazine « *Entrées libres* » vous emmène, en ce mois de mai, du côté de Herve. Au Collège Royal Marie-Thérèse (CRMTH), précisément. L'école qui accueille aujourd'hui 980 élèves de la 3^e à la 6^e secondaire générale a fêté ses 245 ans en ce début d'année scolaire. Retour sur deux siècles et demi d'histoire en compagnie de Luc Malvaux, ancien élève, ancien professeur, ancien directeur-adjoint de l'établissement et intarissable quand il parle de « son » collège.

Retour en fin de XVIII^e siècle. C'est l'époque autrichienne. Marie-Thérèse, impératrice depuis 1740, est représentée à Bruxelles par Charles de Lorraine, surveillé par le prince de Starhemberg. Le 16 août 1773, le pape Clément XIV dissout la Compagnie de Jésus. En septembre, les collèges jésuites des Pays-Bas sont fermés sur ordre du gouvernement autrichien qui crée son propre réseau : 17 « *collèges royaux d'humanités* » ou « *collèges thérésiens* ».

En 1777, un décret impérial conclut la création d'un tel établissement dans le duché de Limbourg. C'est alors qu'une « bataille » fait rage entre différentes villes pour être l'heureuse élue. Luc Malvaux nous la décrit comme telle : « *plusieurs localités revendiquent l'implantation du collège sur leur sol, avec des arguments...de l'époque : la ville de Limbourg parce qu'elle est la capitale de la province, Néau (Eupen) parce que c'est le bourg le plus peuplé, Aubel parce que l'eau y est bonne, l'air sain, qu'on y parle le français et le flamand, Henri-Chapelle a le soutien des députés du Quartier flamand, Herve de ceux du Quartier wallon. De plus, l'air y est le plus pur, il y a beaucoup de maisons pour y loger les étudiants, la ville a une position centrale, les médecins, chirurgiens et apothicaires y sont nombreux...* »

Le 14 août de la même année, c'est Herve qui est choisie. L'établissement, niché au cœur de la ville, ouvre ses portes le 1^{er} octobre et compte 3 professeurs et 64 élèves. C'est le début d'une longue histoire avec ses hauts et ses bas.

« *Dès le départ, la ville et le principal ont signé une convention qui définit leurs rapports. Une loi de 1850 exige une situation claire entre les communes et les collèges subsidiés par elles. Ville et collège vont vivre jusqu'en 1961 sous un régime de contrats* », nous explique Luc Malvaux.

« *Jusqu'en 1863, l'école n'organise que des gréco-latines. S'ajoute une école moyenne qui sera divisée en 1927 en sections commerciale et agricole. En 1944, la section agricole devient l'école d'agriculture et déménage en 1961 vers le haut de la ville sous le nom d'IET (Institut d'Enseignement Technique, avec bientôt aussi une section de*





transition technique-sciences). Au collège, on ouvre les filières scientifique A (1959), économique (62), latin-math (63). Les Sœurs de la Providence gèrent, en face de l'IET, deux écoles secondaires pour filles, qui prodiguent de l'enseignement général (IPHIC), technique et professionnel (Institut de la Providence de Herve). »

Plus fort que les aléas de l'Histoire

Mais on ne traverse pas les siècles, comme le fait le CRMTH, sans connaître quelques moments de trouble. Des moments qui seront souvent imposés au Collège par des événements extérieurs comme lors de la révolution brabançonne en 1790, l'occupation française (fermeture de 1794 à 1803, et réouverture en 1804), nouvelle fermeture de 1814 à 1838 (occupation militaire par les troupes françaises puis par celles de l'Europe coalisée). Les années suivantes seront plus calmes jusqu'en 1914 et une fermeture de l'école pour 4 mois. En 1940, le collège est vidé et occupé par les Allemands jusqu'en avril 1941. De septembre 1944 à mars 1945, il est occupé par les Américains. Occupation acceptée, celle-là, mais encombrante.

Les aléas de l'Histoire n'auront cependant pas raison de l'institution qui continue de grandir. « En 1977, le bicentenaire est fêté en grandes pompes. Cette date marque également le début d'une grande réflexion qui mènera à la création du Centre d'Enseignement Secondaire (CES) de Herve en 1983. Il s'agit de la fusion des 3 écoles secondaires de Herve qui étaient jusque-là gérées par des Pouvoirs organisateurs différents. »

Les écoles sont renommées. « Il fallait des noms qui fassent sens et dans lesquels les Herviens se retrouvaient. Le CRMTH est tellement ancré dans la vie de la ville qu'un non-Hervien comprend mieux la logique qu'un habitant de Herve », rigole Luc Malvaux. Voyez plutôt. Le Collège-Providence (CPH) accueille le 1^{er} degré. Suit alors une filière d'enseignement général pour les 2^e et 3^e degrés au CRMTH et une filière d'enseignement technique et professionnel pour les 2^e et 3^e degrés à l'Institut Providence Herve (IPH).

« Cette (r)évolution poursuit plusieurs objectifs, notamment celui d'éviter la concurrence, d'assurer un accueil pour tous, s'engager en mixité, développer l'enseignement technique et professionnel... » Ne soyons pas naïfs, une telle fusion a fait grincer quelques dents et a demandé un temps d'adaptation avant d'arriver à la situation actuelle. « Bien des difficultés ont été surmontées, des peurs légitimes apaisées, des modes de fonctionnement différents conciliés. Quelques années de rodage difficiles, les uns et les autres ont appris à se connaître et s'apprécier », avoue Luc Malvaux. « La volonté a toujours été de mélanger les enseignants afin qu'ils connaissent les différents types d'enseignement. La fusion n'a rien changé à cette volonté », ajoute

Christian Jacquet, directeur du CRMTH. Ce qui a pour conséquence que les enseignants font la navette durant les récréations ou les temps de midi entre le CRMTH, dans le bas de la ville, et le CPH ou l'IPH situés dans le haut.

Le CES de Herve rassemble plus de 3000 étudiants. Quand on sait que, selon les statistiques de la Région wallonne, la population hervienne âgée entre 0 et 20 ans est d'environ 4000 âmes, on se rend compte de sa place centrale dans la vie de la cité au célèbre fromage.

Des bâtiments vétustes

La fusion est sur les rails mais quelques années plus tard, les difficultés resurgissent. Il s'agit, cette fois, de l'état des bâtiments du Collège, en cœur de ville. « Les parties les plus anciennes du CRMTH se délabrent de plus en plus et bientôt, ces lieux sont désertés parce qu'inutilisables et dangereux. Le Collège envisage de démolir les bâtiments inoccupés et de reconstruire. Mais leur classement par la Région wallonne est pour l'école une contrainte insurmontable. Naît alors l'idée de construire une toute nouvelle école dans le haut de la ville sur des terrains disponibles », relate M. Malvaux.

Le projet sera concrétisé et le déménagement dans des bâtiments flambants neufs aura lieu le 30 juin 2004. Une équipe de professeurs et élèves, bien aidée par quelques militaires dans 4 camions imposants de l'armée belge, procède en une journée au déménagement complet de l'école.

Des nouveaux bâtiments auxquels l'équipe en place veut donner une âme. « On a installé des cadres avec des œuvres d'art ou des photos de la région pour initier les élèves à l'art et au tourisme régional sans qu'ils ne le sachent. Des éléments des anciens bâtiments ont également été récupérés. » C'est comme cela que le bureau de surveillance de la salle d'étude est une ancienne chaire de vérité, par exemple. Après le regroupement au sein de l'ESH, c'est désormais un regroupement géographique qui permet de passer d'une école à l'autre en moins de 5 minutes de marche. Le CRMTH et l'ESH ont encore de beaux jours devant eux... ■

Votre école a une histoire ?

Contactez-nous !

redaction@entrees-libres.be



Plus de 900 jeux pédagogiques du maternel à la 2^e secondaire

GÉRALD VANBELLINGEN

« *Ma Ludothèque Pédagogique* », c'est du ludique et du pédagogique réunis sous une même bannière. Une idée qui a germé dans la tête d'Isabelle Kever depuis de nombreuses années maintenant. Et qui aujourd'hui se traduit par la création d'un site web, de deux pages Facebook et surtout la création de plus de 900 jeux destinés aux élèves du maternel à la deuxième secondaire.

Enseignante depuis 19 ans environ, Isabelle Kever a – comme de nombreux autres enseignants – dû se montrer inventive face au manque d'envie ou carrément au décrochage scolaire de certains de ses élèves. Pour remédier à la situation, elle a décidé de tout miser sur le jeu voici de nombreuses années. Elle a alors effectué des recherches en France et au Canada où des projets qui mêlent le ludique et le pédagogique avaient déjà été menés. « *Il en existe plein, le seul problème, c'est que ces jeux n'étaient pas forcément adaptés à la pédagogie en place en Belgique. J'ai alors pris la décision de créer mes propres jeux !* »

Très vite, des premiers plateaux de jeux sortent de son esprit, tout comme divers jeux de cartes qu'elle fait d'abord tester par ses collègues. Les retours positifs l'incitent alors à créer une page Facebook (*Ma Ludothèque Pédagogique*), pour rendre ses créations accessibles au plus grand nombre d'enseignants, de parents ou de tout professionnel qui travaillerait avec des enfants.

À cette première page s'est ensuite ajouté un site internet : www.laludotheque.be, il y a trois ans environ. Ce qui lui a permis de classer les jeux par compétences et par année. « *L'idée de base, c'est de renforcer les apprentissages mais de manière ludique. Et*

si certains jeux sont axés sur l'apprentissage de telle ou telle compétence dans une matière précise, d'autres permettent de développer des compétences plus transversales comme la collaboration ou l'esprit de compétition, la confrontation des idées ou le fait de savoir perdre. Autant de compétences utiles également dans la vie quotidienne. »

Rapidement, le succès est à la hauteur du temps consacré au projet – environ 4.000 heures de travail à raison de 5 à 6 heures par jeu en moyenne – et la page Facebook « *Ma Ludothèque Pédagogique* » (MLP) atteint désormais les 25.000 followers après un peu plus de 5 ans d'existence ! Il faut dire que depuis toutes ces années, les jeux se sont multipliés.

Des cartes à pinces pour travailler l'autonomie

« *Je crée en moyenne deux jeux par semaine, ce qui fait que j'en ai plus de 900 aujourd'hui à disposition. Dont 10% environ sont totalement gratuits* », précise Isabelle Kever. « *Des jeux adaptés pour des élèves du maternel à la 2^e secondaire.* »



Isabelle Kever ©DR

Et si Isabelle Kever rêve un jour de développer une sorte de ludico-truck pédagogique pour pouvoir circuler entre les écoles et proposer ses jeux, elle vient encore d'ajouter une composante à son projet avec une nouvelle page Facebook baptisée « *CAP By MLP* ». « *Des CAPs, ce sont des cartes à pinces autocorrectives* », précise Isabelle Kever. « *Le principe est simple : au recto, on retrouve une question et quelques solutions. L'élève pose alors une pince sur ce qu'il pense être la bonne solution et retourne la carte. S'il y découvre une pastille verte, c'est gagné, sinon, il faut recommencer. Ce qui est idéal pour travailler l'autonomie, la différenciation ou encore la remédiation à la maison par exemple.* »

Lancée il y a deux mois environ, cette nouvelle page remporte un franc succès. « *Je ne m'attendais pas à un tel engouement, c'est génial. Je propose d'ailleurs tous les jours à 18h un nouveau fichier CAP aux intéressés. Et si une centaine de CAPs sont déjà disponibles, à terme je voudrais en proposer plus de 500 !* » ■

Le lien vers le site web : <https://bit.ly/ludothequepeda> et la page Facebook de « *Ma Ludothèque Pédagogique* » : <https://bit.ly/fbMLP>

De la remédiation et du soutien en classe pour aider les élèves en difficulté

GÉRALD VANBELLINGEN

Après une carrière de chimiste et 17 années dans l'enseignement secondaire, **Jacqueline Borceux** a fait le choix de continuer à se rendre régulièrement à l'école malgré la retraite. Et après avoir notamment raconté des contes aux enfants de l'école de Saint-Léger pendant quelques années, c'est vers de la remédiation qu'elle s'est orientée. Pour tenter, à son échelle, de résorber le fossé qui s'est installé entre les élèves suivis par leurs parents et les autres. Un fossé qui existait déjà mais qui a encore été creusé lors de la crise sanitaire...

D'où vous est venue l'idée de proposer des remédiations ?

« Au départ, je me rendais à l'école pour raconter des histoires aux enfants. Mais avec le covid, j'ai eu pas mal de retours d'enseignants qui faisaient état d'un fossé de plus en plus grand qui se créait entre les élèves suivis par leurs parents ou dont les parents étaient disponibles et les autres. Un fossé qui existait déjà mais qui s'est encore creusé avec la crise sanitaire. Ce qui, en classe, devient très compliqué à gérer pour les enseignants. Je me suis alors dit qu'au lieu de raconter ces histoires, je pouvais venir en aide aux élèves en difficultés. »

Dans la pratique, comment se passent ces remédiations ?

« Je les effectue à raison d'une heure par semaine et par classe. Ce qui représente environ 5 à 6 heures de remédiation par semaine. On procède de deux manières différentes. Soit, je suis présente en classe lors d'exercices et on est donc à deux avec l'enseignante pour répondre aux questions éventuelles des élèves ou leur venir en aide. Soit, je me rends avec 2 ou 3 élèves dans le local des profs, pour par exemple leur réexpliquer la lecture de l'heure à ma façon. »

Qu'est-ce qui vous plaît dans cette mission ?

« Je suis toujours très contente quand je me rends compte qu'ils ont compris. Car il m'arrive d'entendre : « je suis nul madame, je ne comprends rien ». Mais parfois, il suffit simplement de leur dire : « Allez, tu vas y arriver » et user d'une autre approche pour que les élèves comprennent. Et ça leur redonne confiance en eux-mêmes. C'est tout simplement dû au fait que ce qui marche avec certains ne fonctionne pas avec d'autres. Et quand on voit aujourd'hui combien d'élèves il y a par classe, je comprends que ça devient

très compliqué pour les enseignants d'avoir le temps de s'occuper de chaque élève. Je les soulage donc également un peu dans leurs tâches et ça me plaît, j'ai moi-même été enseignante pendant 17 ans dans le secondaire. »

Vous êtes là pour les élèves et pour les enseignants, mais qu'en est-il de vous-même ?

« Au départ, si j'allais raconter des histoires aux élèves, c'est aussi parce que mes petits-enfants étaient inscrits à l'école de Saint-Léger. Maintenant, ils ont grandi et la plupart n'y sont plus. Mais j'aime beaucoup le temps que je passe à l'école. Ça me permet de garder le contact avec la jeunesse et les enfants. Avec les parents d'élèves aussi, car quand on croise les familles, on se connaît et ça me permet de forger des liens. D'ailleurs, je dois bien avouer que le temps me semble un peu plus long lors des vacances scolaires ! » ■



Jacqueline Borceux ©DR

Devenez bénévole auprès de nos écoles !

S'engager comme bénévole dans une école de l'enseignement catholique, c'est s'investir pour un enseignement de qualité, au sein d'une société solidaire, respectueuse et ouverte. C'est aussi transmettre des valeurs auxquelles on croit. Prêts à vous engager ? Une heure ? Une heure... par jour ? Par semaine ? Par mois ? Les écoles n'attendent que vous... Envoyez-nous un mail sur l'adresse po@se-gec.be en précisant l'école que vous souhaitez aider. Ou connectez-vous sur la plateforme www.giveaday.be qui répertorie les besoins concrets de certains établissements. ■



Se connecter



Les besoins de nos écoles

« Un de mes petits bonheurs au quotidien : voir un « j'ai compris » qui illumine le visage de mes élèves »

GÉRALD VANBELLINGEN

Cela fait désormais 15 ans qu'Éléonore Drugmand a intégré l'équipe éducative de l'école Saint-Antoine de La Louvière. Quinze années durant lesquelles cette enseignante passionnée a appris au fur et à mesure à être à l'écoute de ses élèves et de leurs préoccupations. Sa méthode ? Faire en sorte que ses élèves se sentent heureux, épanouis et en confiance pour qu'ils puissent donner le meilleur d'eux-mêmes. Et ainsi relever les nombreux défis qu'elle leur lance au quotidien. Entre exigences, gestion des émotions et une bonne dose d'humour.



©DR

CARRIÈRE

Le jour où j'ai décidé d'être prof :

« L'enseignement, c'est une passion que j'ai toujours eue en moi. Plus petite, je dispensais déjà des cours à mes frères et sœurs et puis en tant qu'élève en primaire je ressentais déjà une grande soif d'apprendre et de partager ce qu'on avait appris. »

Le jour où je suis devenue prof :

« C'est ma 15^e rentrée ici à Saint-Antoine. Une école où j'ai effectué mon dernier stage sans savoir qu'une enseignante prenait sa pension l'année suivante. On était alors deux stagiaires à l'époque, et j'ai eu la chance d'être engagée. Ce qui avait fait la différence ? Mon expérience en tant qu'animatrice dans les mouvements de jeunesse. »

Mon parcours au sein de l'école :

« Pour ma première année, je me suis occupée d'une classe de 3^e et 4^e primaires mélangées, en collaboration avec deux autres instits. C'était génial, avec l'innocence des débuts où je me disais : « 28 élèves ? Ok, pas de problème ». Je me suis ensuite occupée d'une classe de 4^e primaire pendant 3 ans, avant de passer en première primaire pendant 4 ans pour finalement atterrir en 2^e primaire. Une superbe expérience, car en débarquant dans cette classe, j'y ai trouvé mon binôme de travail, avec qui on a mis en place du co-enseignement bien avant qu'il ne soit encouragé à l'école. Une approche pédagogique qui a évidemment demandé beaucoup de temps, de coordination, une bonne entente aussi, tout en ayant pas peur du jugement de l'autre. Mais c'était vraiment génial, car on avait la même approche, le même vécu et en deux ans de co-enseignement, j'ai sans doute appris plus que sur une carrière entière. Car on a su puiser dans les points forts l'une de l'autre. »

Le jour où j'arrêterai d'être prof :

« Mon binôme de 2^e primaire s'occupe désormais d'une classe de 6^e primaire, c'est triste, mais c'est comme ça. C'est aussi une opportunité pour moi de réfléchir à ce que je veux. Cette année par exemple, je gère les aménagements raisonnables à raison de 2h par semaine, ce qui signifie que je suis en contact étroit avec les CPMS. Et honnêtement, j'adore ça, comme j'adore le co-enseignement ou la différenciation. En réalité, je suis en pleine réflexion sur moi-même. L'idée n'est pas du tout de quitter l'enseignement, mais je ressens probablement le besoin de partager mon expérience différemment. Et c'est aussi pour cela que j'ai passé un master en sciences de l'éducation. Pour peut-être un jour m'ouvrir des portes quelque peu différentes tout en restant dans l'enseignement. »

ÉLÉONORE DRUGMAND

Enseignante en 2^e primaire à l'école Saint-Antoine de La Louvière-Bouvry



MON ANNÉE

Au début de l'année je suis :

« Au début de ma carrière, je débarquais souvent avec un énorme panel de projets. Mais maintenant, je préfère prévoir un seul gros projet et quelques plus petits objectifs supplémentaires. Pour mieux pouvoir m'adapter au fur et à mesure de l'année. Car si je me fixe trop de gros projets, il y en a plein qui restent dans les armoires et ça c'est très frustrant. Bref, j'y vais au feeling, en essayant de renouveler les projets d'année en année. »

À la fin de l'année je suis :

« Je suis vidée, c'est clair mais aussi souvent satisfaite. Et puis la fin de l'année, c'est la remise des bulletins. Un moment que j'adore parce que ça me permet de recevoir les parents en toute sincérité. J'ai aussi appris à ne plus me prendre la tête après un contrôle raté, un échec, etc. Au début de ma carrière, quand ça arrivait, je n'étais vraiment pas bien. Maintenant, j'ai appris à prendre un peu de recul. Et s'il n'y a plus beaucoup d'échecs, quand ça arrive, je sais aussi que je ne suis plus la seule responsable. »



ÉPANOUISSEMENT



Ce qui me plaît le plus dans mon métier :

« Mon bonheur à moi, c'est de voir mes élèves heureux. Voir leur visage illuminé par un « j'ai compris », ça c'est un de mes petits bonheur au quotidien. Car c'est comme ça que je me sens utile pour eux. Je trouve d'ailleurs qu'en primaire, on construit véritablement quelque chose avec les élèves au fur et à mesure de l'année. Il y a cet esprit de groupe qu'on ne trouve pas forcément en secondaire par exemple. Ce qui me permet de mener à bien des projets, ce dont j'ai besoin. »

Ma méthode en quelques mots :

« Exigences, autonomie, une bonne dose d'humour, des challenges au quotidien, le bien-être de mes élèves, et leur évolution par rapport à eux-mêmes et non par rapport aux autres. Ce sont mes mots d'ordre du quotidien. Ensuite, je pense qu'il y a une bonne dose de feeling. Car parfois, mes élèves dessinent, parfois on discute, parfois ils effectuent des exercices, etc. J'ai appris à m'adapter et surtout à écouter les élèves, à être plus attentive à leurs préoccupations. J'utilise également beaucoup la méthode des émotions, où je les invite – ou non – à s'exprimer. Avec par exemple une boîte à émotions disponible. Ce qui leur permet d'évacuer ce qu'ils ont en tête, pour pouvoir mieux travailler. Enfin, je mets aussi l'accent sur le travail en autonomie. Car quand ils rentrent à la maison, mes élèves doivent être capables de réaliser un exercice par eux-mêmes, et pas uniquement le jour où on l'a appris en classe. »



ET SI... ?

Ma première décision si j'étais ministre de l'Éducation :

« Je pense qu'il est vraiment nécessaire d'intégrer plus de stages de type long au sein de la formation des enseignants. Avec des stages effectués auprès d'un plus grand nombre d'enseignants différents. Ce qui permettrait aux stagiaires d'être confrontés à bien plus d'approches éducatives différentes, tout en apprenant davantage de bons gestes à effectuer en classe. Car souvent le stagiaire veut absolument donner sa leçon. Mais s'il n'a pas la bonne approche par rapport à l'écoute des élèves, ça ne marchera jamais. Si j'étais ministre, je pense que j'intégrerais directement aussi les principes du travail en collaboration ou de co-enseignement dans la formation, comme le veut le Pacte pour un Enseignement d'excellence. Car ce n'est pas toujours simple à mettre en place. Enfin, de manière un peu utopique, je pense que passer à un réseau unique d'enseignement résoudrait pas mal de problèmes d'un coup. »



DIFFICULTÉS

Le métier de prof n'est pas toujours simple, notamment en raison de... :

« Les difficultés proviennent des différences que l'on doit gérer au sein d'une classe : des différences sociales, scolaires et de chances dans la vie. Ce qui complique le tout car c'est lié aux enfants, mais aussi à leurs parents, à leurs amis, à leurs familles, etc. Une grande difficulté au quotidien mais qui s'avère également être une grande force. Car finalement, en tant que prof, on voit de tout. Notre métier est lié aux aléas de la vie d'une vingtaine d'élèves avec les bons et moins bons événements qui y sont liés. Cette année par exemple, j'ai un élève qui est malade du cancer dans ma classe. Il faut pouvoir s'adapter, ce qui n'est pas toujours évident. Et du coup, je comprends que les jeunes profs se découragent face à ces difficultés. Même si de mon point de vue, cela nous permet de faire des rencontres, de partager, d'évoquer des sujets qu'on n'aurait jamais évoqués et d'évoluer en tant qu'être humain. Ce sont autant de défis qui rythment notre vie de prof. »



IDÉAL

Les qualités que je préfère chez un(e) élève :

« Pour moi, un bon élève, c'est un élève qui en veut. Et encore, j'adore travailler avec ceux qui n'en veulent pas au départ. Car finalement, un élève qui n'en veut pas, ça n'existe pas. Quand on creuse, ils ont tous quelque chose à apporter, tous quelque chose ou une approche qui les motive plus ou moins. Et puis, il faut aussi dire qu'en fonction des jours, j'ai moi-même plus envie de travailler avec l'un ou l'autre élève. »

Ce que j'essaie de leur faire comprendre :

« Mon leitmotiv, c'est vraiment que les enfants se sentent épanouis et en confiance en classe. C'est la base pour moi. Car sans ça, ils ne font rien de bon. Mon approche, c'est de leur dire : ok, je suis la figure d'autorité mais je suis aussi et surtout là pour vous. »



La prise en compte de la diversité linguistique en contexte scolaire africain

Extraits des réflexions du bureau international d'éducation (UNESCO, 2022)

MARIE-EVE CARTON-DELCOURT

Récemment, la Belgique, et plus particulièrement la Flandre, a vivement réagi à l'anglicisation de ses universités. En parallèle, d'autres espaces géographiques vibrent aussi au rythme des questions d'unilinguisme et de plurilinguisme. En Afrique, où l'on distingue 2000 à 3000 dialectes et langues, les États éprouvent des difficultés à tenir compte de la diversité linguistique des apprenants dans un contexte de généralisation et de massification du modèle scolaire sur l'ensemble du continent.

Le Bureau international d'éducation de l'UNESCO (BIE) estime qu'actuellement, en Afrique, huit enfants sur dix commencent leur scolarité dans une langue qui n'est pas celle parlée avant l'âge de six ans. Or, l'exclusion de la langue maternelle amoindrit la qualité de l'enseignement et diminue sa pertinence. Cet article se propose d'éclairer ce contexte singulier.

Premièrement, l'héritage colonial et les défis des états nouvellement indépendants ont introduit un réflexe de hiérarchisation des langues, et donc des cultures. Aux lendemains de l'indépendance, les gouvernements ont priorisé l'unité du pays ainsi que leur positionnement sur la scène internationale. Actuellement, les langues officielles d'enseignement sont le plus souvent, fatalement, les langues des anciens colons. Si elles gardent tout leur intérêt, il s'agit aussi d'un déchirement culturel et spirituel pour les jeunes scolarisés

dans une langue qu'ils découvrent pour la première fois sur les bancs de l'école. Deuxièmement, nous avons expérimenté, en Europe, les défis que présente la standardisation d'un idiome local : coûts financiers et humains, lenteur du processus, bénéfices à long terme seulement, etc. Or, cette étape essentielle à la légitimité des langues locales s'avère encore plus urgente pour le continent africain qui dispose de moyens limités et est caractérisé par une grande instabilité.

Troisièmement, on observe en Afrique une absence de consensus autour d'une ou plusieurs langues autochtones d'instruction, tant au niveau politique que social. L'anglais ou le français, à contrario, sont symboles d'ascension sociale et de pouvoir économique et politique. Évident, alors, de former la future génération dans l'une de ces langues. De plus, les organisations internationales sur place y trouvent également

un intérêt pragmatique et ont dès lors favorisé une stagnation dans l'examen de cette question.

Selon l'UNESCO, les populations locales n'ont pas à redouter la disparition de leur identité par un appauvrissement des dialectes locaux : ceux-ci sont encore largement utilisés dans la sphère privée et dans les productions culturelles.

Pour promouvoir, en contexte scolaire, la langue maternelle des enfants, le BIE accompagne les pays africains dans l'élaboration de programmes et la mise en œuvre de stratégies pédagogiques permettant un ancrage linguistique et culturel des diversités locales présentes sur tout le continent. In fine, c'est la production de données probantes qui est poursuivie par l'organe de l'UNESCO, afin d'encourager une valorisation, en contexte scolaire, de la langue maternelle des enfants et tendre ainsi à plus d'égalité à l'école. ■



ÉRIC DE BEUKELAER

L'école de l'humour...

Pour d'aucuns, l'humour serait la politesse du désespoir. Selon moi, il s'agit, bien au contraire, du baromètre de la santé mentale. L'humour n'est pas à confondre avec le sarcasme, qui est cette flèche oratoire visant le cœur de sa victime. L'humour n'a rien en commun avec la moquerie, qui consiste à dévaloriser l'autre pour mieux se grandir aux yeux de son auditoire. L'humour est surtout l'antithèse du cynisme, cette maladie mortelle qui dessèche l'âme, quand les désillusions de la vie ont anesthésié toute capacité d'émotion et d'empathie. L'humour est de l'ordre du jeu et de l'esprit d'enfance. Quand l'humain, conscient de ses responsabilités et respectueux de son prochain, s'amuse à en rire, afin de relativiser l'accès pour sauvegarder l'essentiel. En clair, il s'agit d'un mode de communication, propre à celui qui est trop conscient de la gravité de la vie pour encore se prendre au sérieux. L'humour ne provient pas forcément de l'Esprit-Saint, mais celui qui le manie, fait preuve d'un esprit sain. Hitler n'avait guère le sens de l'humour. Churchill, en revanche, en était pétri.

La vocation de l'humour est de renforcer le lien entre les êtres, jamais de l'abimer. Si l'humour peut s'autoriser à mettre quelqu'un en boîte, c'est le conteur bien plus que son auditoire. Surtout quand la matière est sensible. « *Peut-on rire de tout ?* » Je réponds : « *oui* », mais tout dépend de qui prend la parole. Après des siècles de stigmatisations, il est ainsi préférable d'être juif pour rire des juifs ; d'être femme pour faire une blague macho ; en surpoids pour s'amuser des « *gros* » ; de couleur pour rire des racisés ; voire même... belge pour raconter une blague belge. Autrement dit, en cas de doute sur la pertinence sociale du trait d'esprit, mieux vaut s'abstenir.

L'apprentissage de l'humour a sa place à l'école. Pourquoi les cours devraient-ils se dérouler dans une ambiance lourde et solennelle, où seul l'enseignant aurait le droit de lâcher, de temps en temps, une petite blague ? Un élève qui déclenche un rire sain et fédérateur dans la classe, doit être encouragé. Cela peut être le fait du pitre qui développe ainsi son talent comique, mais aussi du timide qui s'est fixé un défi. Je reconnais que l'art est difficile, vu la délicate frontière entre humour et chahut. Ici vaut l'adage : « *les blagues les plus courtes sont les meilleures* ». À l'éclat de rire doit

succéder le silence et la concentration. Cela aussi est apprentissage.

Initier les élèves au sens de l'humour, implique de leur inculquer simultanément l'art délicat du discernement. Tant de traits de mauvais esprit peuvent être blessants et poursuivre leur cible – les réseaux sociaux aidant – bien au-delà des murs de l'école. « *Grosse dinde* »... « *Sale petit pédé* »... « *T'as vu comment elle est fringuée ?* »... « *Tu pues* »... J'en passe et des pires, avec les photos intimes volées et dévoilées. Quand un jeune poussé à bout, commet l'irréparable, ses bourreaux ânonnent la sempiternelle excuse : « *c'était pour rire...* » La question à poser à ce moment précis, est très simple : « *et toi, tu rirais, si on te faisait pareil ?* » Quand elle engendre la souffrance, même involontairement, une blague cesse d'être drôle. Faire rire, ne peut se faire au dépens d'autrui... ou alors, en y impliquant l'humoriste, enveloppant ainsi chacun dans un sentiment de bien-être amusé. « *Un chien baisse les yeux devant son maître. Un chat le contemple de haut. Seul le cochon regarde l'homme comme son semblable* », énonçait Churchill... en souriant derrière son cigare. ■



© Catherine Jouret

Philippe Croizon : une furieuse envie de vivre

ARNAUD MICHEL

Dans ce numéro de votre magazine « Entrées libres », nous vous proposons un focus sur le dernier livre de Philippe Croizon, en collaboration avec Emmanuelle Dal'Secce : « *Tout est possible ? À vous de jouer...* ». Comme il le dit lui-même, la vie de Philippe Croizon s'est arrêtée le 5 mars 1994 quand, en voulant décrocher l'antenne de télévision de sa maison, celle-ci vacille et se rapproche d'une ligne à moyenne tension. Philippe prend une décharge de 20.000 volts dans le corps. Quadri-amputé, il commence alors un long combat avec des hauts et des bas, parsemé de défis plus fous les uns que les autres. Récit émouvant, optimiste et inspirant de la vie de cet aventurier qui a traversé la Manche à la nage, bouclé le rallye-raid Paris-Dakar, sauté en parachute, ... Et qui ne compte pas s'arrêter en si bon chemin.



Philippe Croizon ©DR

Comment est venue l'envie de publier sur votre vie ? Vous en êtes à votre 5e ouvrage, qu'est-ce qui vous anime ?

« Mon premier livre était un exutoire pour raconter mon accident à mes enfants, en jouant un rôle d'enquête et en recherchant les intervenants de cette journée du 5 mars 1994. La presse locale en a parlé et le journal « Le Monde » aussi. C'est à partir de là que c'est devenu un vrai livre. J'adore offrir de l'énergie positive. C'est un prolongement des conférences que je donne. »

Dans votre livre, vous dites que tous les rêves même les plus petits méritent d'être poursuivis. Vu la mesure de vos exploits, vous aviez peur de donner l'image contraire et de « disqualifier » les petits rêves ?

« Chacun a son objectif. Les miens peuvent paraître fous. Mais ils font partie de ma résilience, de mon parcours de reconstruction. C'est à chacun de trouver son outil, que ce soit dans l'écriture, la cuisine, la reprise d'études. C'est ça le plus important. Sans objectif, on n'est plus rien. On est dans un canapé et on ne bouge plus. C'est ce que j'ai fait pendant 7 ans après mon accident. »

Le regard des autres est un passage touchant du livre. Vous en avez souffert. Que diriez-vous à une personne qui le subit ?

« Il y a des regards curieux, compatissants. Tous les regards font mal. Je lui dirais

d'apprendre à vivre avec car c'est naturel. Moi le premier, qui suis différent, si quelqu'un est différent, je vais le regarder. »

Le grand public connaît votre humour et votre autodérision. C'est thérapeutique ?

« Oui. D'où mon précédent livre « Pas de bras, pas de chocolat ». Il y a plusieurs phases. Il y a eu l'humour qui pique, qui fait mal à vos proches. Un humour qui, même vous, vous fait pleurer. Après, il y a l'humour potache du centre de rééducation et enfin l'humour que je pratique aujourd'hui, l'autodérision. Je trouve qu'on peut faire passer plus de messages avec l'humour. Il m'a permis de briser la glace et d'aller vers les gens. Mais il y a aussi ce qu'on appelle le masque du clown et derrière on hurle à la mort, on pleure. Il m'arrive toujours d'avoir des coups de blues. »

Vous abordez également la face sombre de votre parcours, avec des tentatives de suicide, notamment. Le « Philippe Croizon » que les gens ne connaissent pas. C'était important de l'aborder ?

« On ne vit pas dans le monde des bisounours. Beaucoup de gens me font le reproche qu'on me voit souvent joyeux, en train de vivre mes aventures, de montrer un quotidien qui fait penser que tous les handicapés sont heureux. J'avais donc besoin de montrer cette facette. Je ne suis pas un super-héros. Je suis juste un gars qui a bossé comme un damné pour atteindre ses objectifs. »

Quelle est votre recette ?

« J'essaie de faire sauter les peurs. Mon mode de fonctionnement, c'est d'abord une idée, puis je prends les infos et ensuite, j'ai peur, mais c'est trop tard. Trop de gens ont des rêves mais passent trop vite à l'étape de la peur. »

Votre prochain défi ?

« On est sur le Dakar en 2024 avec un véhicule hydrogène. »

Vous avez déjà fait le Dakar. Mais il fallait quelque chose en plus et ne pas faire deux fois la même chose ? D'où le véhicule hydrogène ?

« C'est exactement ça... (rires) » ■



©Storyset (Freepik)

CONCOURS



Philippe Croizon

Tout est possible ? A vous de jouer

Arthaud

240 p., 18€

Nous vous offrons 5 exemplaires du livre de Philippe Croizon. Un récit de vie optimiste, inspirant et touchant de cet homme, quadri-amputé depuis un accident en 1994 et pour qui aucun rêve n'est trop grand.

De la traversée de la Manche à la nage au rallye-raid Dakar, en passant par des contacts avec Elon Musk pour voyager dans l'espace, au culot via un banal tweet, Philippe Croizon nous livre un message d'espoir : tous les rêves même les plus petits valent la peine d'être poursuivis.

Pour tenter votre chance, rendez-vous, avant le 6 juin, sur www.entrees-libres.be

Les gagnants du mois passé sont : Egide Schlemmer, Anne Van Den Broucke, Francis Bruyndonckx, Pierre Fourneau, Marcel Preaux. Bravo à eux!



Gaëlle Baldassari

Kiffe tes règles

Larousse

160p., 13,90€

KIFFE TES RÈGLES

Après son premier livre " Kiffe ton cycle ", Gaëlle Baldassari revient avec " Kiffe tes règles ". Dans ce 2^e ouvrage, l'auteure s'adresse sous forme de dialogue aux jeunes filles et libère la parole pour leur apprendre à aimer leur cycle menstruel et à mieux connaître leur corps pour faire équipe avec lui.

" Kiffe tes règles " répond sans tabou à toutes les questions sur les règles et le cycle menstruel. Ce guide très complet explique le fonctionnement du corps (l'anatomie, le rôle des ovaires, les hormones, ...); apprend à se repérer dans le cycle menstruel; conseille (sur les protections périodiques, ne plus avoir mal, les signaux d'alerte, ...) et livre des témoignages. Il se veut aussi interactif avec des QR-codes renvoyant vers des vidéos explicatives et des outils à télécharger. Un livre indispensable dans lequel les adolescentes peuvent écrire leurs réflexions, leurs observations, leurs envies et où l'auteure les invite à lui poser des questions.

MOLANG – RIRES EN PLEIN AIR

Molang, lapin joyeux et son fidèle ami Piu-Piu, poussin timide et sensible font leur apparition dans une bande-dessinée pleine d'humour, de bienveillance et de bonne humeur.

Créé en 2010 par l'illustratrice sud-coréenne Hye-Ji Yoon, Molang est devenu célèbre en 2015, par la série d'animation franco-sud-coréenne du même nom.

Le lapin kawaii le plus cool est cette fois-ci raconté en BD par Goroglin, pseudonyme de deux auteurs français. Dans cette bande dessinée sans paroles, petits et grands prendront du plaisir à s'exprimer et donner vie à ces deux adorables personnages en racontant leurs drôles d'aventures !



L'apprenant dans l'enseignement et dans l'apprentissage des langues

Eme Éditions

394p., 38€

L'APPRENANT DANS L'ENSEIGNEMENT ET DANS L'APPRENTISSAGE DES LANGUES

Sous la direction de A. L. Duffé Montalván, G. Drouet et D. ar Rouz, 28 chercheurs-enseignants issus de différents pays, nationalités et langues partagent leurs réflexions et expérimentations autour de deux questions centrales : comment renouveler notre regard sur l'apprenant et réinventer le processus de l'enseignement et de l'apprentissage des langues ? Dans ce livre : "L'apprenant dans l'enseignement et dans l'apprentissage des langues" y est perçu sous un jour nouveau. Mis au centre d'un enseignement plus collaboratif entre les postures « d'apprenant-chercheur » et « d'enseignant-concepteur ». Comme un appel à rétablir le lien entre la recherche et les pratiques de terrain. Le livre est axé sur l'étude de l'apprenant et les processus d'apprentissage ; sa place dans les recherches empiriques ; les langues de spécialité et la diversité des langues.



Goroglin

Molang – Tome1 Rires en plein air

Dupuis, 32p., 10,50€



KEYS : DE L'INFO RAPIDE, FIABLE ET INTERACTIVE POUR LES 15-25 ANS

À une époque où les réseaux sociaux et/ou le web sont inondés de fake news ou d'informations approximatives, l'éducation à l'actualité et aux médias devient de plus en plus importante. Dans ce cadre, de jeunes journalistes – en partenariat avec la RTBF et soutenu par Enseignons.be – ont développé « Keys ». Un chatbot qui vous présente un résumé quotidien de l'actualité de manière rapide, interactive et fiable via les messageries Messenger ou Instagram. En maximum 10 min, Keys vous promet donc de vous informer le soir (vous pouvez alors choisir l'heure à laquelle vous recevez ce résumé : 18, 19 ou 20h), de manière fiable sur des sujets incontournables, intéressants, qui concernent les jeunes de 15 à 25 ans et qui alimentent leur culture générale. Le tout, piloté par deux journalistes Anouche Nicogossian et Emma Marchal. Le plus ? Keys peut être librement utilisé en classe pour conscientiser les élèves aux enjeux de l'information. Dans ce cadre, l'équipe de Keys propose même des interventions en classe.

Pour s'abonner ou découvrir Keys : <https://bit.ly/KEYSBOT>



UN PROJET D'ART POUR LUTTER CONTRE LES INÉGALITÉS HOMMES-FEMMES

Si à travers l'histoire, l'art a alimenté les stéréotypes de genre et les inégalités hommes-femmes, il peut aussi les briser et réécrire notre perception collective. C'est dans cette logique que naît REGENERART après la pandémie due au covid 19 où les inégalités ont eu un impact différent sur les femmes et les hommes avec une augmentation des violences à l'égard des femmes. Ce projet, cofinancé par le programme Erasmus+, propose des cours d'apprentissage en ligne pour les enseignants du secondaire pour promouvoir l'égalité hommes-femmes, lutter contre les stéréotypes de genre et les violences sexistes à travers l'usage de l'art et la créativité. REGENERART, ce sont 8 partenaires dans 6 pays européens, plus de 100 enseignants et 2000 étudiants, 25 artistes avec 100 nouvelles œuvres et 1 concours pour repenser l'égalité des sexes à travers l'art. Un projet pour les enseignants et les élèves du secondaire voulant accroître leurs compétences en matière d'égalité des sexes, de lutte contre les stéréotypes de genres et les violences sexistes vers une société plus égalitaire et plus inclusive.

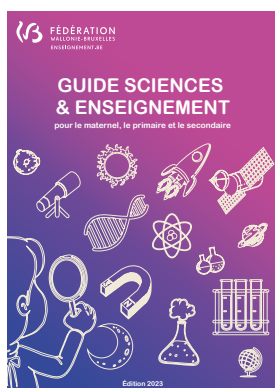
En savoir plus via : <https://bit.ly/RegenerArt>



À VOS LANGUES, PRÊT(E)S, CONCOURREZ ?

Vos enseignants développent ou ont mis au point un projet innovant dans le domaine de l'apprentissage des langues et vous souhaitez les mettre à l'honneur et/ou partager leurs projets ? Le concours 2023 du « Label européen des langues » pourrait vous intéresser ! Ouvert à toutes les écoles et à tous les niveaux d'enseignement, ce concours entend récompenser les nouvelles approches en termes d'apprentissage des langues pour mieux les faire connaître et favoriser ainsi les bonnes pratiques. À la clef ? Une remise des Labels au cours de la conférence Erasmus+ qui se déroulera au musée du train à Bruxelles le jeudi 30 novembre 2023, mais également des bons d'achat de matériel pédagogique informatique. Intéressé(e)s ? Les candidatures sont à envoyer avant le 9 juin prochain. Précisons encore que ce concours qui a été lancé par la Commission européenne est coorganisé par l'AEF-Europe (Agence Erasmus+ en FWB), le service Inspection et la direction des Relations Internationales de la FWB, le FOREM, Bruxelles Formation et Epale.

Toutes les infos via : <https://bit.ly/ConcoursLangues>



UN GUIDE POUR FACILITER L'ENTRÉE DES STEM EN CLASSE !

Vous êtes enseignant(e) dans le fondamental ou le secondaire, ordinaire et/ou spécialisé, et vous recherchez des activités pour explorer tout ce qui touche au domaine des sciences, mathématiques, à l'ingénierie et à la technologie soit ce qu'on appelle les STEM ? Alors le guide réalisé par le projet « Sciences & Enseignement » pourrait s'avérer être une véritable mine d'or. Car le but de ce guide est simple : présenter un maximum d'activités, de formations et de conférences liées aux STEM. Avec par exemple, toutes les infos sur des événements incontournables comme le printemps des sciences, les diverses olympiades scientifiques, mais aussi un focus sur les activités et formations proposées par différents acteurs du domaine. Comme les activités de CodeNplay, le programme éducatif ESERO Belgium (qui représente l'agence spatiale européenne en Belgique), les Petits Débrouillards ou encore l'offre en matière de STEM des universités de Bruxelles, Louvain-la-Neuve, Liège et Namur. L'idée derrière toutes ces infos : soutenir les démarches STEM au sein des écoles et offrir de la visibilité à une toute une liste de ressources qui ne sont pas toujours faciles à dénicher.

Le lien vers le guide des STEM : <https://bit.ly/guideSTEM>

PARTIR À LA DÉCOUVERTE DE NAMUR EN UN SEUL COUP DE FIL



Vous êtes enseignant(e) et vous souhaitez organiser une chouette sortie avec votre groupe d'élèves ? Vous êtes à la recherche de bons plans pour trouver des activités

sympas et ludiques qui correspondent à vos besoins ? Ne cherchez plus ! L'équipe « Groupes » de l'Office du Tourisme de Namur vous offre un service personnalisé et entièrement gratuit afin d'organiser votre excursion de A à Z. Vous voulez partir à l'assaut de la Citadelle en téléphérique puis partir à la recherche des fresques géantes dissimulées dans la ville, sans oublier de vous restaurer tous ensemble : plus besoin de téléphoner à l'ensemble des sites concernés, l'équipe « Groupes » de l'Office du Tourisme de la ville de Namur s'en charge pour vous. Leurs conseillers se tiennent à votre disposition pour vous proposer le meilleur de Namur et concevoir votre programme sur mesure, en accord avec vos besoins, votre budget et l'âge des participants.

Les infos complètes au sein de la brochure : <https://bit.ly/NamKidsGuide>

Que se cache-t-il derrière vos vêtements ?

Une pièce de théâtre, pardi ! « Du fil à l'aiguille » nous questionne sur les dérives de l'industrie textile à travers le regard de quatre jeunes consommateurs, la compagnie bruxelloise Don't Paniek. Du théâtre léger et humoristique, entrecoupé d'extraits d'interviews, pour amener à réfléchir sur notre rôle de consommateurs de la fast-fashion. Un spectacle engagé et pédagogique adapté pour un public entre 10-18 ans. Les infos : <https://bit.ly/FilAlAiguille>

Une journée dans la peau d'un archéologue

L'association Archeolo-J a pour objectif de faire découvrir aux jeunes l'archéologie et le patrimoine de manière ludique et pratique. Une série d'ateliers sont proposés dans les écoles, de nombreux supports pédagogiques et aussi une journée de baptême à l'archéologie sur un chantier en province de Namur dès la 5^e primaire. De quoi développer une multitude de compétences chez vos élèves et, qui sait, peut-être susciter de nouvelles vocations ? Les infos : <https://bit.ly/ArcheoJ>

Une expo-jeu qui vous éclaire sur le rôle de la lumière

Le musée des sciences naturelles de Bruxelles vous convie à une exposition-jeu qui vous mettra de la lumière plein les yeux. « Luminopolis » entend expliquer le lien entre la lumière et le vivant ! Conçue pour les ados et enfants à partir de 6 ans, elle entend vous éclairer sur l'importance de la lumière à travers 10, 14 ou 18 énigmes qu'il vous faudra résoudre. À découvrir jusqu'au 13 août prochain : <https://bit.ly/expoluminopolis>

LE MATERNEL A DROIT À SES PROPRES FORMATIONS

Non, les enjeux spécifiques de l'enseignement maternel ne sont plus constamment noyés au sein du fondamental. Eh oui, les enseignants de maternel ont droit à leurs propres formations.



Préambules

Et même plus que des formations, « Préambules » s'impose davantage comme des rencontres réflexives co-construites par les participants et la formatrice. En d'autres termes, si vous êtes enseignant(e) dans le maternel et motivé(e) pour vous former tout au long de l'année, réfléchir à différents aspects de vos pratiques pédagogiques et/ou plus simplement échanger avec des collègues aussi passionnés que vous, Préambules est fait pour vous. Le programme qui a été lancé en janvier dernier par Céline De Clercq, formatrice-outilleuse pour le Programme Maternel à l'Institut de formation de l'enseignement catholique du SeGEC, vous propose encore trois formations : le 19 mai (sur la place du dessin) et les 8 et 30 juin prochains (thèmes encore à co-définir). Petit plus : les formations sont proposées en visio et sont donc accessibles en soirée (de 20h à 22h) depuis votre fauteuil. Seule « condition » pour participer : préparer de quoi alimenter les discussions !

Tout savoir sur Préambules : <https://bit.ly/preambules>

Un musée pour le street artiste Banksy

Qui ne connaît pas Banksy ? Street artiste le plus célèbre (anonyme !) et controversé du moment ! Le décor de l'exposition permanente est planté à l'ancienne Tentation au cœur de Bruxelles. Avec ou sans guide, vous pourrez admirer plus d'une centaine d'œuvres reconstituées, des éléments visuels animés et des vidéos. Pas question ici de mettre Banksy sous cadre, laissez-vous emporter dans son univers magique, surprenant et accessible à tout âge ! Les infos : <https://bit.ly/Banksyexpo>

La Route du feu : 6 lieux culturels liégeois en 1 !

Que vous vouliez vous rendre à la maison des terrils de Saint-Nicolas, au préhistomuséum de Ramioul, au Val-Saint-Lambert de Seraing, à la maison de la métallurgie et de l'industrie de Liège, au centre touristique de la laine et de la mode de Verviers ou encore à Blegny-Mine, rendez-vous sur la Route du Feu. Un site qui regroupe l'ensemble de ces 6 lieux culturels et touristiques liégeois. Surtout que pour les écoles, de nombreux dossiers pédagogiques sont à disposition : <https://bit.ly/routedufeu>

Sortilège, un jeu au cœur de la forêt urbaine bruxelloise

Le temps d'une journée, transformez-vous en une bande de joyeux gobelins, barbares, fées et autres princesses pour mener à bien votre quête au sein du bois fantastique de Béguines. « Sortilège », c'est une promenade en plein milieu de la forêt urbaine de Bruxelles, de nombreux défis à relever, la rencontre de nombreux personnages fantastiques et une découverte de la nature, de la faune et de la flore. Plus d'infos : <https://bit.ly/3KBTJXM>

Intercoûts

RHA, PURÉE, C'EST LA FIN DE L'ANNÉE! JE SUIS À LA BOURRE DANS MON PROGRAMME DE MATHS!

ILS NE SERONT JAMAIS PRÊTS EN SCIENCES NON PLUS!

VOUS ÊTES SUR LE PROGRAMME?

NE M'EN PARLEZ PAS! J'ESSAYE DE LEUR APPRENDRE LA PERSPECTIVE, M'ENFIN C'EST PAS ÇA, QUOI.

OH, MERCI POUR TON INTERVENTION, "ARTS PLASTIQUES".

MAIS ON FAIT DES TRUCS SÉRIEUX LÀ, ON A UN CEJD À PRÉPARER.

MAIS SINON, ON ADOORE TOUS TES PETITS GRIBOUILLAGES, HEIN!
C'EST MIGNON.

JE LEUR APPRENDS À FAIRE ENTRER LE MONDE ENTIER DANS UNE FEUILLE A4, À L'AIDE D'UN SIMPLE MORCEAU DE CHARBON.

VOUS M'EXPLIQUEZ EN QUOI ADDITIONNER DES BANANES EST PLUS UTILE?

ON ADDITIONNE PAS DES FRUITS, ON FAIT DU CALCUL LITTÉRAL! C'EST AUTRE CHOSE QUE TES PETITS MIQUETS!

M'ENFIN, ARRÊTEZ DE VOUS CHAMAILLER COMME ÇA!

QUEL EXEMPLE POUR NOS ÉTUDIANTS?!

QUELLE IDÉE PUÉRILE DE COMPARER NOS COURS!

C'EST VRAI... SORRY, KEVIN, JE NE SAIS PAS CE QUI M'A PRIS, JE SUIS STRESSÉ.

MOI AUSSI! Y A TROP DE PRESSION, IL FAUT QU'ON RESTE SOLIDAIRES!

PEU IMPORTE LES COURS: CE QUI COMPTE, C'EST QUE NOS ÉTUDIANTS DEVIENNENT DES ADULTES CRITIQUES!...

... CAPABLES DE RÉFLÉCHIR ET DISCUTER DANS LE CALME!

ET TOUT ÇA, MES PETITS CHÉRIS, ÇA S'APPREND AU COURS DE FRANÇAIS.

EXACTEMENT!